

# Rapport d'Etude Historique

## L'Alliance Textile :

Chronique d'une industrie Lyonnaise au cœur des Alpes

Quentin Jagodzinski

Pour Grenoble Alpes Métropole

Janvier 2020





## Introduction

Le présent document répond à une demande de Grenoble Alpes Métropole formulée dans le cadre du projet d'aménagement de la friche Alliance Textile, implantée sur la commune de Vizille. Acheté en 2009 par la Communauté de Commune du Sud Grenoblois, le site de 15 000 m<sup>2</sup> est identifié en 2016 pour faire l'objet d'une requalification urbaine lui permettant d'accueillir un pôle médical, des logements ainsi que des activités commerciales et tertiaire.

La maîtrise d'œuvre (confiée à Aktis Amplitude) propose la structuration d'une nouvelle porte entrée pour Vizille en privilégiant un espace organisé en symbiose autour des canaux délimitant le site. Porteur d'enjeux sociaux et économiques, la revitalisation du lieu apparaît comme un projet d'avenir pour cette ville d'un peu plus de 7400 habitants, située au pied du massif de Belldonne en bordure sud-ouest du territoire métropolitain.

Héritier d'une urbanisation qui commence au milieu du XIXe siècle, le site et ses environs sont profondément liés au destin industriel de Vizille et particulièrement à sa production textile. Si aujourd'hui la mémoire de cette histoire semble s'étioler, rappelons que cette industrie fut l'une des plus puissantes de la basse vallée de la Romanche, employant jusqu'à 2000 personnes au début du XXe siècle. Ainsi la friche est la dépouille d'une fabrique de tissus de soie ayant prospéré pendant plus d'un siècle pour le compte d'entrepreneurs lyonnais.

Installée en 1860, elle se développe rapidement pour devenir l'une des trois soieries emblématiques de la ville, au côté de celle du centre-ville et du Péage. Sa désignation est liée à la maison Alliance Textile, successeur de la société Jandin-Duval, ayant originellement déterminé Vizille comme matrice préférentielle pour l'établissement de leur usine.

Notre intention dans ce document sera de comprendre et interpréter les murmures du passé afin de mieux cerner l'état actuel du site, sa morphologie et son importance aussi bien tangible que symbolique au sein de l'histoire commune. En remontant dans le temps, nous verrons comment la genèse de cette industrie s'insère dans un contexte particulier forgé par des opportunités et des contraintes cohabitant sur un territoire en pleine mutation. Nous reviendrons également sur les maisons lyonnaises ayant possédé l'usine, les conditions de productions de la soie à Vizille et les heurts inévitables liés à la profonde fracture sociale opposant la bourgeoisie lyonnaise aux ouvrières issues des communautés rurales de l'Isère.

Les soieries employant massivement du personnel féminin, c'est naturellement que nous focaliserons notre attention sur ces questions en étudiant l'évolution du travail et du statut des salariées entre le XIXe et le XXe siècles. Enfin nous nous attarderons sur l'aspect spatial du site en figurant son développement et les impacts de ce dernier sur son environnement immédiat.

La construction de ce rapport s'appuie sur une série de recherches entamées à partir d'octobre 2019. Alimentées par des ouvrages anciens, principalement conservés par la Bibliothèque National de France, elles se sont également nourries d'apports scientifiques plus récents publiés dans diverses revues. En outre, nous avons utilisé des travaux universitaires (thèses, mémoires) et sondé les fonds documentaires des Archives Départementale de l'Isère.

En ce qui concerne l'iconographie, nous ne proposons ici qu'une partie des éléments que nous avons eu l'occasion de consulter. Cette dernière provient principalement des collections du Musée Dauphinois (MD), de cartes postales anciennes et de documents retrouvés par l'association des Amis de l'Histoire du Pays Vizillois (AHPV). Nous tenons d'ailleurs à les remercier pour l'aide qu'ils nous ont apportée lors de nos recherches.

## D'une bourgade rurale à une ville industrielle

Mis en avant par les pôles touristiques des institutions régionales pour son château et le lien qu'elle entretient avec la Révolution Française, il serait dommageable de réduire Vizille à son « illustre » patrimoine. En effet, le palais de Lesdiguières et les symboles qui lui sont attachés parlent bien plus de la Grande Histoire de France que de l'histoire beaucoup plus organique de la ville sur laquelle il est implanté.

Il faut ainsi consulter les ouvrages touristiques du passé pour retrouver des discours plus complets sur la commune en elle-même et sa propre histoire. Bien sûr, ces derniers ne manquent pas de citer le Domaine comme un lieu remarquable. Cependant la ville y est également décrite plus en profondeur. Montrée comme un bourg offrant de charmantes balades champêtres, les guides font état d'un cœur battant, véritable pôle d'activité majeur au sud Grenoble, concentrant ateliers métallurgiques, papeteries, soieries, mines et carrières...

En 1917, le géographe André Allix (1889-1966) dresse un portrait saisissant de la diversité de ces usines qu'il résume en cette vision très littéraire, témoignant du bouillonnement industriel de Vizille :

« Il s'échappe de la ville entière un bourdonnement continu mêlé de sourds martèlements ; à certaines heures, la foule des travailleurs emplit les rues d'un flot hâtif. La nuit même, les grondements des usines se font encore entendre ; sous la sombre silhouette des montagnes silencieuses, la porte ouverte d'un four jette souvent le fauve éclair d'une coulée de métal fondu. Au crépuscule surtout s'accroît l'animation ouvrière ; à ce moment s'allument autour de la ville les globes lumineux des voies publiques et des usines, et c'est alors qu'avec ses rues interminablement prolongées en étoile, elle apparaît vraiment "tentaculaire". Le terme est ambitieux sans doute pour ce chef-lieu d'un canton montagnard : cependant, concentrée dans la ville et attirant à elle toutes les activités, l'industrie moderne a plus transformé le bassin inférieur de la Romanche, en soixante ans, que ne l'avait fait la lente évolution de dix siècles. »<sup>1</sup>

### Un Village agricole au centre d'un carrefour commercial

Pour comprendre ce qu'André Allix signifie lorsqu'il déclare « l'industrie moderne a plus transformé le bassin inférieur de la Romanche, en soixante ans, que ne l'avait fait la lente évolution de dix siècles », remontons rapidement dans le passé et contextualisons le développement du bourg depuis l'époque médiévale.

À la fin des années 900, le château delphinal, dit du Roi, apparaît sur l'éperon rocheux dominant Vizille. La structure défensive bourgeoise comme tant d'autres à la même époque dans le Dauphiné, état indépendant du Royaume de France et entretenant des rapports conflictuels avec la Savoie voisine.

Construit en surélévation au nord d'une petite plaine alluviale de 4 km<sup>2</sup>, l'ouvrage militaire surveille deux grandes routes alpines au sud : Celle de l'**Oisans** par la vallée de la Romanche, et celle de **Gap** par le plateau Matheysin. De plus sa position de verrou au carrefour de deux voies menant vers Grenoble (par le plateau de Champagnier et par la route d'Eybens) renforce l'aura protectrice du château.

---

<sup>1</sup> André Allix, Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale, In : *Revue de Géographie Alpine*, 5-2, 1917, p. 269.

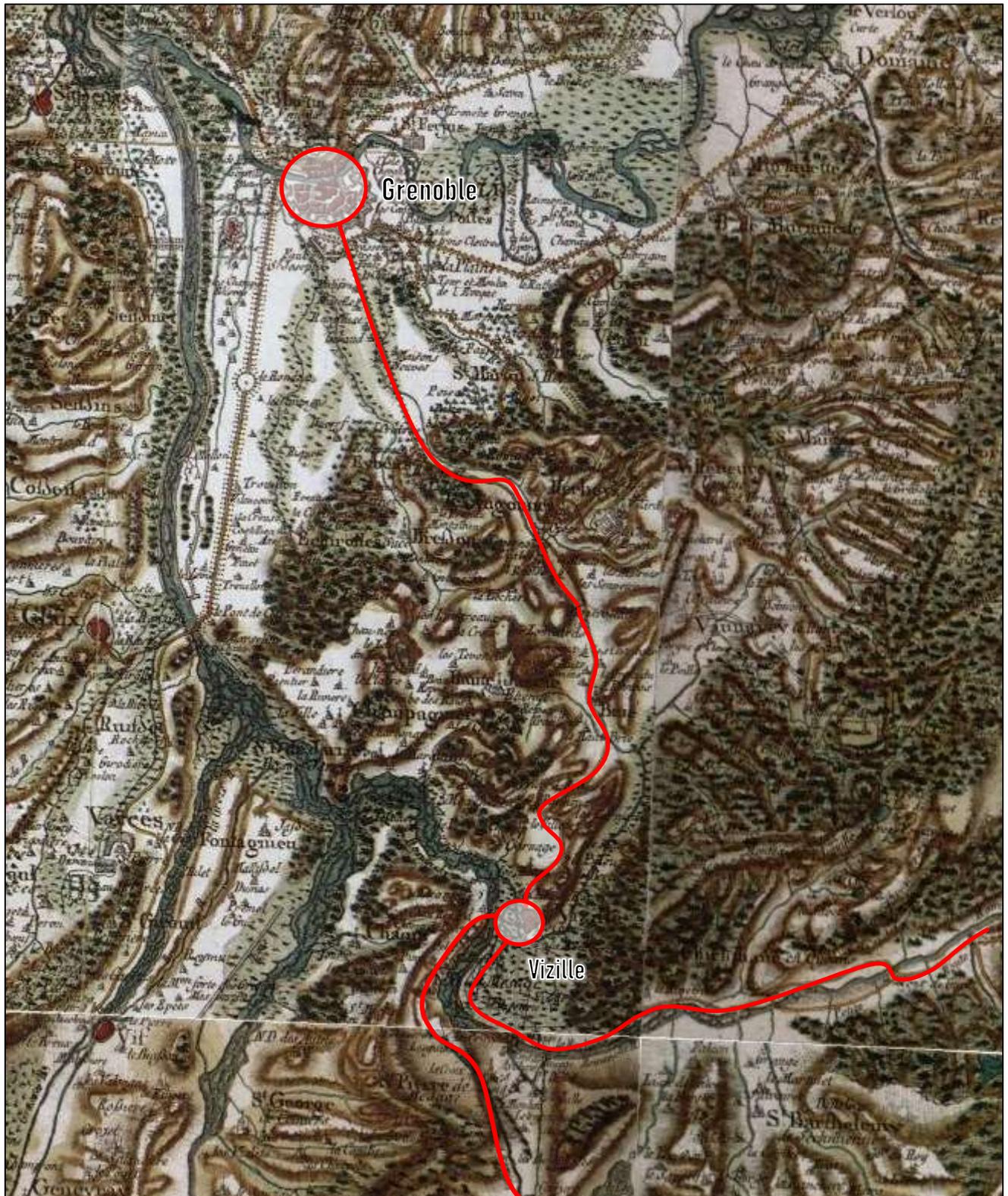


Figure 1. Position de Vizille sur les routes du bassin Grenoblois. D'après Carte de Cassini (1768-1776), feuille 119, Grenoble, Données cartographiques : EHESS CNRS BNF

Ce manoir féodal reste la résidence d'été des Dauphins jusqu'à la déliquescence de leur principauté en 1349. Il passe ensuite sous le joug des rois de France qui renforcent leur autorité sur cette nouvelle province par le biais de grands seigneurs.

C'est sur la colline au pied de ce lieu de pouvoir que se développe la ville<sup>2</sup>. **À l'origine, le bourg est un village agricole semblable à ceux du voisinage.** Les habitants y cultivent les terres avoisinantes : à l'ouest, la vigne, le blé et le seigle principalement ; à l'est, le chanvre. Les bâtiments qui se tassent les uns sur les autres sont des chaumières relativement exiguës s'agglomérant sur la crête rocheuse, le long des chemins de Grenoble et de Vaulnaveys.

Cependant, le village jouit du statut du château ainsi que de sa position géographique.

Bien que les communications directes vers Grenoble soient impossibles jusqu'au XIXe siècle du côté de la gorge de la Romanche, ces dernières restent toutefois nombreuses et s'éparpillent principalement sur le plateau de Champagnier. D'autre part deux grandes routes vers l'intérieur des Alpes et l'Italie bifurquent dans le bassin de Vizille : la « **grande route** » par la Matheysine, le Champsaur et Gap et la « **petite route** » par l'Oisans et le Lautaret<sup>3</sup>, ces deux axes se rejoignant au col du Montgenèvre.

Ces routes permettent à Vizille de jouer un rôle commercial précoce dans la densification des échanges durant la seconde partie du Moyen-âge. Ainsi, des banquiers lombards y installent des établissements au milieu du XIVe siècle, à l'instar des autres grandes stations des routes d'Italie. Au XVIe et aux XVIIe siècles, le bourg florissant devient un véritable gîte d'étape, servant notamment à cantonner les troupes qui franchissent les Alpes. La vie économique et l'ancienne résidence princière y ont fait naître un certain luxe citadin, et la ville apparaît de bonne heure comme le centre économique de la région.

Bien que modestement peuplé, le bourg s'agrandit progressivement dans la 1<sup>ère</sup> moitié du XVIIIe siècle en venant coloniser les terrains en contrebas du rocher que les habitants avaient jusqu'alors privilégié.

Ce phénomène est lié à un élan global de rectifications des routes qui modifie le tracé de la principale voie de communication vers Grenoble. Passant auparavant sur l'éminence calcaire, cette dernière descend dans la plaine pour adopter une silhouette rectiligne, négligeant la vieille forteresse delphinale dont le rôle défensif et symbolique est tombé en désuétude depuis l'installation du château de Lesdiguières au début du XVIIe siècle. Cette nouvelle route est la relique de l'actuel tronçon de la D5, menant au village de Brié.

Rapidement, des bâtiments sont érigés autour de ce nouvel axe. La ville se modernise, prenant une architecture plus urbaine, avec des constructions plus cossues dont l'aménagement intérieur se tourne de plus en plus vers un but commercial. Les granges des rez-de-chaussée font place à des bars, des auberges et des échoppes dédiées principalement au nombre croissant de voyageurs arpentant les routes menant à l'Italie.

Les nouveaux édifices en pierre de taille et hauts de deux à trois étages se subdivisent en petits appartements permettant d'accueillir une population toujours plus importante<sup>4</sup>. Les chemins autour de cette extension du bourg se succèdent à angle droit et entraînent les pèlerins venus du sud à prendre de nombreux détours. L'apparente incohérence de ces voies s'explique en réalité par la prégnance des droits féodaux attachés aux terres de la vallée.

---

<sup>2</sup> Précisément autour de l'actuelle rue du Château du Roi et jusqu'au prieuré.

<sup>3</sup> André Allix, Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale, In : *Revue de Géographie Alpine*, Année 1917 5-2, p. 255.

<sup>4</sup> *Ibid*, p.272.

À partir des années 1750, la construction du grand pont menant à la rampe de Laffrey accélère encore le trafic routier en supplantant l'ancien passage sur la Romanche entre le Péage de Vizille et Saint-Pierre-de-Mésage.

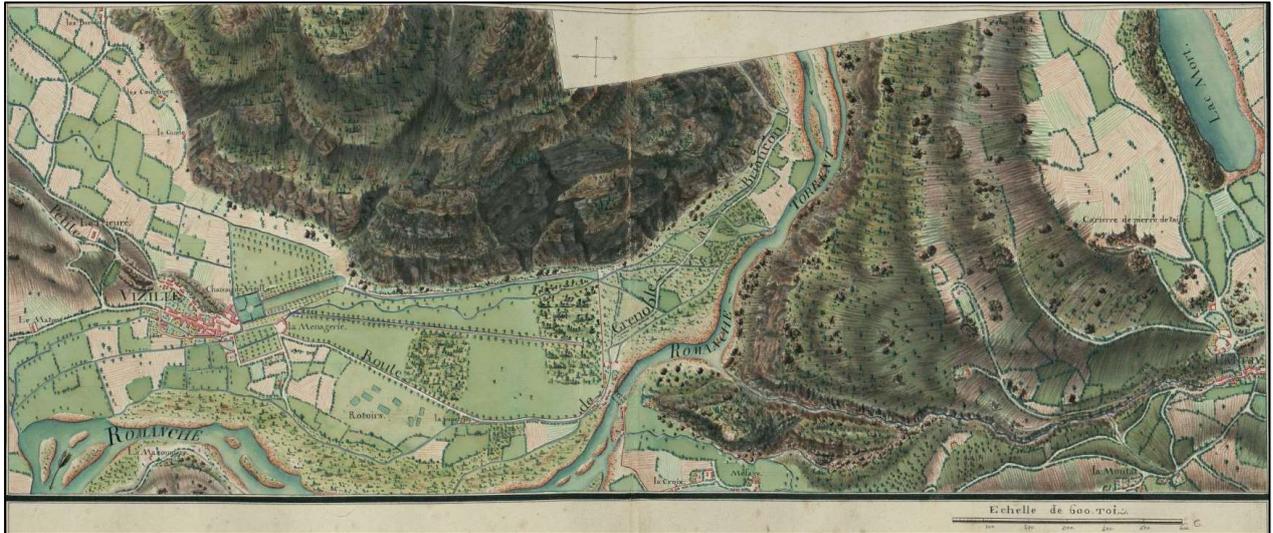


Figure 2. Le développement de Vizille en contrebas du rocher de l'ancien château delphinale, vers 1745. Atlas de Trudaine, généralité de Grenoble, vol. I, 1745-1780.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, de nouveaux travaux plus ambitieux permettent la transformation du village vers un véritable centre urbain. En 1788 l'Église Saint-Paul est terminée. Un espace comportant une fontaine est aménagé devant l'édifice religieux. Cette place, dite « Grenette », n'est pas sans rappeler son homonyme de l'hypercentre de Grenoble. Le choix de ce nom permet deux hypothèses menant à une conclusion similaire.

Soit le nom fut choisi par mimique afin de donner à Vizille le prestige de la toute proche capitale régionale. Soit il est, comme à Grenoble, issue du marché aux grains qui s'y tenait<sup>5</sup>. Dans un cas comme dans l'autre il est clair que durant cette période Vizille cherche à assoir son rayonnement sur les bourgs qui l'entoure.

## L'eau, un frein au développement de Vizille

Malgré son agrandissement, le bourg reste encore très ramassé à cette époque et apparait peu propice à l'implantation de manufactures ou d'activités proto-industrielles lourdes (exception faite de la papèterie et de la fabrique du château sur laquelle nous reviendrons en détail dans la prochaine partie). La raison en est simple, Vizille côtoie les eaux furieuses du torrent de la Romanche au Sud et à l'Ouest, et le ruisseau marécageux du Vernon à l'Est.

Les luttes de la petite ville contre les menaces d'inondations commencent tardivement comparativement aux travaux entrepris sur la basse vallée du Drac. Au début du XVII<sup>e</sup> siècle, le connétable de Lesdiguières fait défendre les terres du parc du château en canalisant une partie de l'eau de la Romanche. En plus d'assurer une stabilité aux terrains entre la route et son château, ces canaux viennent alimenter le grand bassin au pied de la demeure de plaisance.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que d'autres travaux sont entrepris à la hauteur du bourg de Vizille pour garantir des crues le nouveau pont. Malheureusement les ouvrages installés rétrécissent sporadiquement la Romanche, aggravant ses risques de débordement. Après l'inondation de novembre 1765, Vizille ayant été menacé et même atteint en

<sup>5</sup> Grenette venant de l'appellation des marchés de grain ou granaterie, or le marché de Vizille était monté chaque semaine et trois foires avaient lieu en ville entre le printemps et l'automne.

plusieurs points, l'intendance du Dauphiné lance une campagne d'endiguement plus méthodique de la rivière.

Le seul affluent que reçoit la Romanche dans la plaine de Vizille est le Vernon. Ce ruisseau au débit relativement faible venu de la vallée de Vaulnaveys débouche au niveau du château à une altitude moindre que celle de la Romanche. Il trouve son chemin en suivant presque horizontalement la plaine jusqu'à l'entrée de la gorge de l'Étroit, où la pente de la Romanche lui permet enfin de s'y jeter. La vallée de Vaulnaveys étant trop large, le Vernon qui ne peut exercer ni ravinement ni alluvionnement à tendance à ralentir et à s'engorger. Les habitants des abords du cours d'eau ont donc régulièrement dû s'occuper du ruisseau en le canalisant et en le purgeant afin de découvrir des terres agricoles de ses méandres fangeux. Malgré tout, encore au XIXe siècle, dans la partie basse de la vallée de Vaulnaveys, le sol reste continuellement gorgé d'eau et envahi par les joncs. En comparant le cadastre de 1825 et des plans postérieurs à 1870, **il est clair que de grandes métamorphoses ont touché le territoire et libéré de nouvelles terres de l'emprise délétère des inondations et des marécages.**



Figure 3. La route de l'Étroit le long de la Romanche. MD E80.842, R.Blanchard, RN 85 (Jarrie-Vizille), 1909.

Le premier grand changement a lieu en 1831. À cette date, reprenant un projet depuis longtemps mis au point, les ingénieurs du département entreprirent l'aménagement de la gorge de l'Étroit entre Jarrie et le bassin vizillois. Si l'idée d'une simple voie d'eau navigable fut d'abord avancée<sup>6</sup>, c'est une voie routière qui est excavée. La route, livrée à la circulation en 1833, permet au prix d'un léger détour d'éviter d'enjamber le plateau de Champagnier en passant par le bas de Jarrie. Vingt ans après leur achèvement, l'écrivain Stendhal fera une description de ces travaux :

*« Du Pont-de-Claix à Vizille, on suit les digues du Drac et de la Romanche, sortes de rivières mugissantes, rapides, aux trois quarts torrents. Cette route toute neuve est raisonnable ; mais dans un si beau pays, elle passe pour laide. J'en excepte la gorge de l'Étroit, fort digne de son nom et patrie du vent. On trouve là des aspects sauvages, c'est un lieu effrayant ; et s'il y avait des voleurs dans le pays, ils y feraient merveille. Après avoir volé les voyageurs à leur aise, rien au monde ne pourrait les empêcher de les jeter dans la Romanche. »<sup>7</sup>*

Ce chemin de la gorge suit ensuite le tracé de la RN85 et de l'Avenue Maurice Thorez actuel pour rejoindre le centre bourg et la route de Brié.

<sup>6</sup> Blanchard Marcel. Note sur le premier projet de chemin de fer dauphinois (1828-1829). In: *Revue de géographie alpine*, tome 14, n° 1, 1926. P 217.

<sup>7</sup> Stendhal, *Mémoires d'un Touriste*, Michel Lévy frères, volume II, 1854, p.142.

La création de ce nouvel axe rectiligne va entraîner la modification du réseau hydrographique de la zone en rectifiant le canal du Gua (entretenu par les eaux du Vernon) pour en faire un fossé le long de la chaussée. De plus, le canal des Martinets<sup>8</sup> (parallèle à la Romanche) est décalé sur sa dernière portion pour finir sa course dans les eaux du Gua en amont de sa confluence originelle.

Trente ans plus tard, un décret impérial daté du 5 décembre 1859 ordonne la construction de digues sur la Romanche. Insubmersibles, ces larges et puissantes barrières contiennent la rive droite du torrent depuis l'entrée même du bassin (la Croix du Mottet) jusqu'au rocher Paccard, où le défilé de l'Étroit se réduit à un pertuis de 35 mètres.

**C'est donc après un siècle de travaux que l'endiguement libère enfin du danger d'inondation les basses terres de Vizille, les rendant propre à l'urbanisation en permettant l'installation durable de nouvelles activités.**

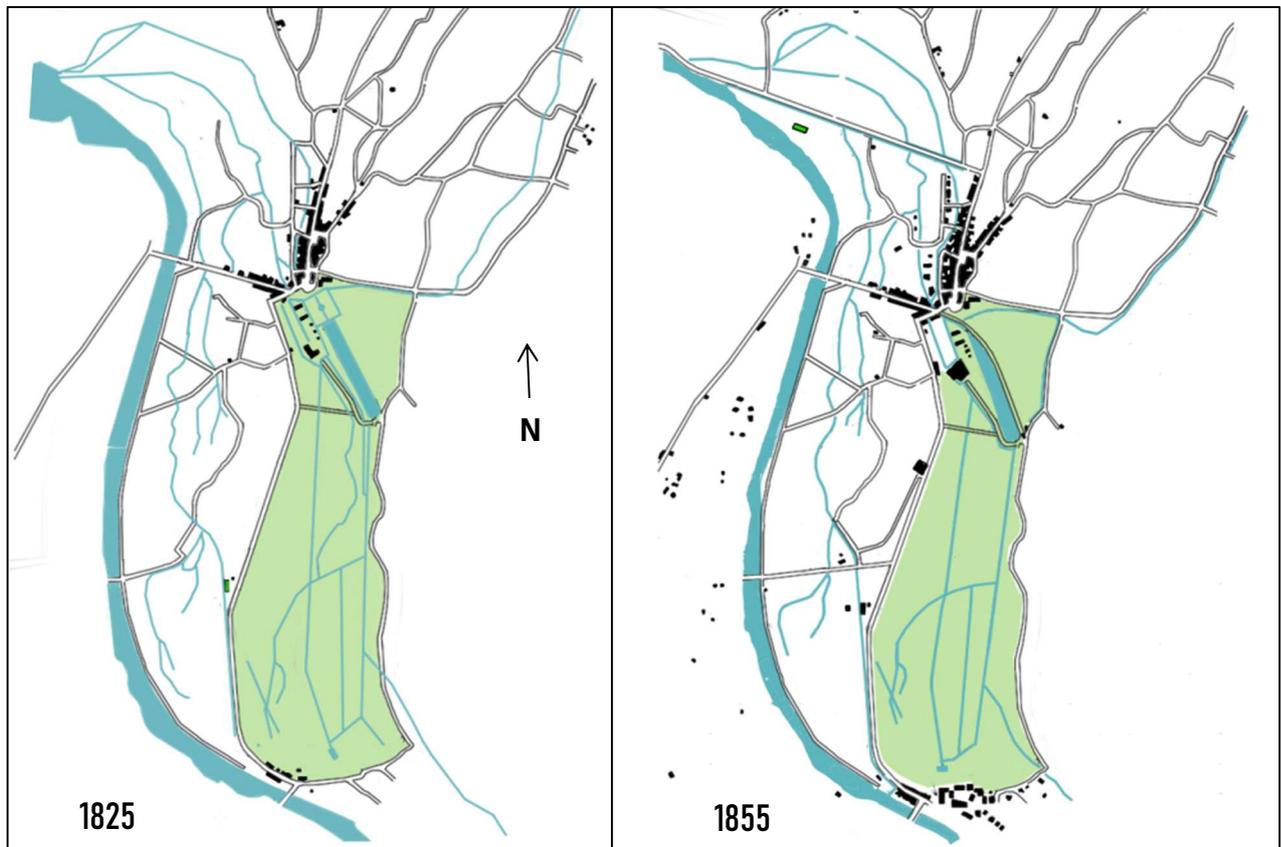


Figure 4. Evolution du bassin vizillois et des canaux de la Romanche et du Gua entre 1825 et 1855. En vert, le parc du château. D'après ADI 4P4 231, cadastre de 1825 et la Carte D'Etat-major plan 152, 1845-1855.

<sup>8</sup> Aussi identifié comme le canal des Papèteries.

## La genèse d'un bastion ouvrier

La présence d'une eau contrôlée, de ressources naturelles abondantes et d'une proto-industrie modeste, mais bien implantée, permet à Vizille de favoriser l'émergence de nouvelles fabriques durant les années les plus fastes de la Révolution Industrielle.

Ainsi les nombreux gisements de gypse du canton entraînent naturellement l'installation de fouloir à plâtre. Les mines de la région viennent approvisionner les fonderies de la vallée, dont la plus emblématique est celle de Saint-Joseph, fondée en 1852 sur les terres nouvellement aménagées par le tracé de la Route Impériale. À partir de 1876 des ferralleries, déconnectées de la production d'acier local, se développent en recyclant les chutes et déchets de fer pour les reconditionner et les remettre sur le marché. À côté de ces industries métallurgiques, des ateliers mécaniques apparaissent à la lisière de la ville.

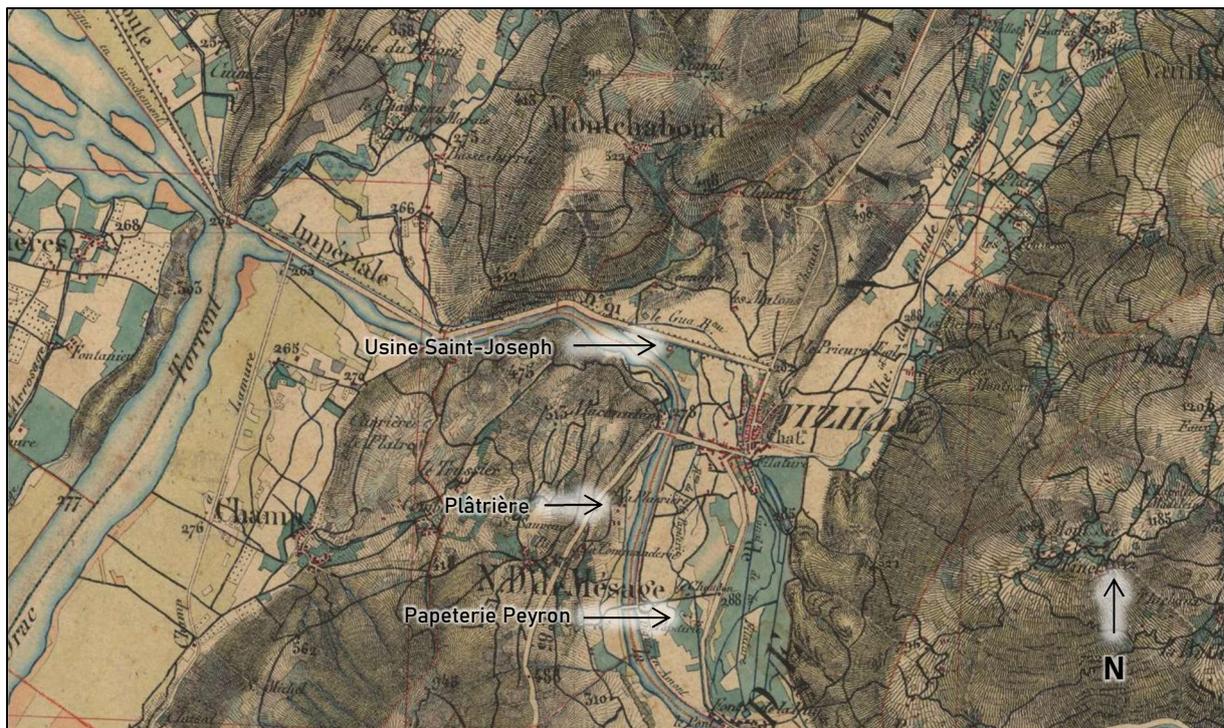


Figure 5. Les industries vizilloises vers 1850, d'après Carte d'Etat-Major, Plan 152 Vizille, 1845-1855.

Des scieries bourgeonnent également afin de fournir en bois la papeterie Peyron pour la création de la pâte à papier. Cette usine, l'une des plus anciennes de la ville, est implantée depuis le XVIIIe siècle près du canal des Martinets, entre le Péage et le bourg, elle connaît une grande croissance au milieu du XIXe, employant seulement sept personnes au début siècle, elle en compte quarante en 1844 et plus de cent en 1860<sup>9</sup>.

Enfin l'arrivée de la Houille Blanche au début du XXe siècle va offrir à la région Vizilloise de nouvelles opportunités industrielles et énergétiques. Les usines hydro-électriques vont fleurir dans toute la vallée de la Romanche entre le Bourg-d'Oisans et la gorge de l'Etroit, permettant une production d'électricité venant alimenter de vastes réseaux. Celui de Vizille même et des

<sup>9</sup> André Allix, Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale, In : *Revue de Géographie Alpine*, Année 1917 5-2, p. 285.

communes qui l'entoure, mais aussi celui des mines de la Mure et de la ligne de tramway Grenoble/Uriage/Bourg-d'Oisans<sup>10</sup>.

Si le portrait que nous avons fait de l'installation industrielle semble suivre une dynamique constante, il n'en est rien. En effet, il est intéressant de noter **une certaine instabilité des industries dans le bassin vizillois**. La fabrique de noir végétale<sup>11</sup> implantée près de la papeterie disparaît en 1867, alors que les progrès de la chimie permettent de produire du colorant synthétique à moindre coût. L'usine sera transformée successivement en scierie, battoir à céréales, fabrique de feutre avant d'être absorbée en tant qu'annexes de la papeterie voisine. La fonderie Saint-Joseph quant à elle s'implante sur un terrain déjà colonisé par le travail du métal dans les années 1830. Elle disparaît en 1876 pour être remplacée par une filature de soie pendant deux ans puis une fabrique de carton à partir des années 1880. Les exemples d'usine émergeant pour quelques années ou décennies sont légion à Vizille. Cependant nous voyons se dessiner une constante qui permet à la ville de ne pas ralentir son développement : les usines désaffectées laissent derrière elles des locaux qui sont réemployés pour d'autres usages et d'autres formes de productions.

En somme, l'évolution de la croissance industrielle de la ville apparaît très organique. Les manufactures trop spécialisées ou dépendantes du contexte local tombent rapidement en désuétude. Les coquilles vides des usines obsolètes viennent alors servir de terreau fertile à la naissance de nouvelles entreprises ou à l'épanouissement de plus puissante.

Le développement des usines dans le bassin de Vizille va de pair avec la présence d'une main-d'œuvre nombreuse et bon marché sur le territoire. Entre 1801 et 1911, le total des habitants du canton de Vizille passe de 9 821 à 12 255<sup>12</sup>. **Si dans l'ensemble l'augmentation démographique est assez sensible**, les diverses communes ne prennent pas la même part à ce mouvement général. Sur seize communes que comprend le canton, six ont diminué entre les deux dates extrêmes : ce sont des communes agricoles, à la fois trop éloignées de Vizille pour bénéficier directement de la poussée industrielle et cependant assez rapprochées pour voir leurs habitants émigrer vers l'usine.

Les communes agricoles, préservées de la décroissance le sont soit par un site favorable aux cultures (Champagnier), soit par leur position sur une voie de passage plus ou moins fréquentée (Laffrey), soit au contraire par leur éloignement des routes, ne permettant pas aux habitants de se mouvoir librement sur le territoire.

La population ouvrière de Vizille est donc, en très grande partie, immigrée. Elle provient surtout des communes rurales du canton, mais aussi des cantons limitrophes. L'immigration peut être définitive ou temporaire ; dans le premier cas, il s'agit surtout de ménages qui trouvent à Vizille la possibilité de travailler et d'y vivre dans des conditions relativement aisées ; dans le second cas, il s'agit d'individus isolés qui viennent aux usines de Vizille tout en conservant leur domicile ailleurs. Ces travailleurs sont d'ailleurs souvent des agriculteurs venus à la ville pour améliorer leurs revenus durant l'hiver.

---

<sup>10</sup> La ligne de Tramway Grenoble/Bourg-d'Oisans fut la première de l'agglomération. Ouverte en 1893, elle fut démantelée en 1946.

<sup>11</sup> Le noir végétal, teinture obtenue à partir du traitement chimique du bois de châtaignier, visait à remplacer l'usage du brou de noix plus rare et plus cher.

<sup>12</sup> André Allix, Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale, In : *Revue de Géographie Alpine*, Année 1917, 5-2, p. 299 et Ldh/EHESS/Cassini.

En absorbant la population de ses alentours, la ville de Vizille, croit dans des proportions considérables et beaucoup plus rapidement que toutes les autres communes du canton. Cette augmentation démographique est d'abord presque continue et extrêmement rapide : **1 655 habitants en 1801**, 2 023 en 1826, 3 105 en 1836, **3 928 en 1866**<sup>13</sup>. Cette phase correspond, à la période de fondation et d'épanouissement des grandes industries modernes (métallurgie, papeterie), avec un pic lors de l'ouverture de la route de l'Étroit. Les chiffres restent à peu près fixes jusque 1881 (3 904 hab.). En effet, si des industries (surtout textile) se développent, d'autres grandes fabriques ferment (notamment celle du château). Après 1881 et jusqu'au début du XXe siècle, la courbe de population connaît une nouvelle phase de croissance corrélée aux progrès de la population ouvrière des soieries alors en pleine essor.

À l'influence rurale prédominante se substitue l'influence industrielle prédominante et Vizille absorbe, grâce à ses manufactures, à peu près tout ce que perdent les communes environnantes. Au recensement de 1911 les chiffres sont clairs : sur 4 102 habitants, les ouvriers représentent 2 000 personnes environ contre 200 agriculteurs occupant les hameaux ruraux, 700 commerçants, employés, propriétaires, fonctionnaires, et 1 200 mineurs de moins de 16 ans. Outre la prépondérance générale des liens entre l'industrialisation de Vizille et son augmentation démographique, il convient d'approfondir une donnée : l'importance de l'industrie textile.

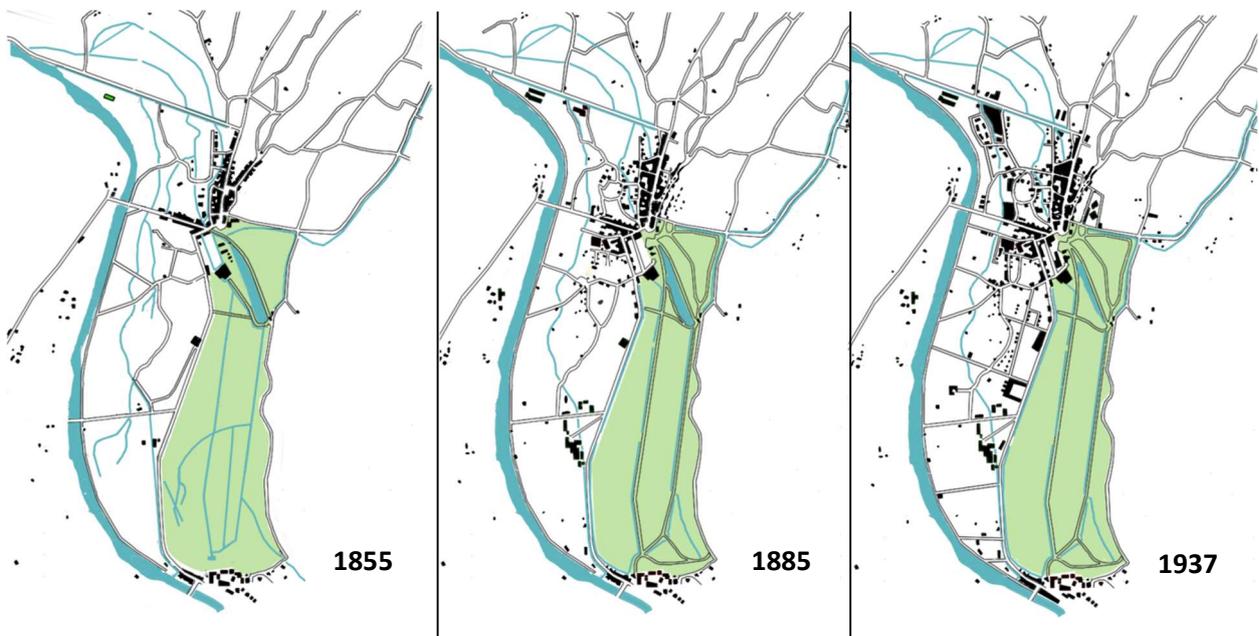


Figure 6. Evolution de l'agglomération de Vizille entre 1855 et 1937. D'après Carte D'Etat-major plan 152, 1845-1855 ; IGA Plan de Vizille par les Ponts-et-Chaussés, 1885, et IGN 01.01.1937, Vue aérienne, Cliché 404, Vizille, 1937.

<sup>13</sup> *Ibid*, p.304 et Annexe 1.

## Le travail textile à Vizille

L'industrie textile apparaît comme un élément structurant de l'organisation des pôles usiniers de Vizille. À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, les soieries sont des organes stables et puissants qui ordonnent le tissu urbain. Une analyse du développement de la ville à partir des années 1860 montre ainsi trois grands ensembles aménagés autour des usines de tissage de la ville. Pour comprendre l'importance de cette activité et de son développement, revenons à ses origines dans la basse vallée du Vernon.

### Des origines à la fabrique du château

La présence de cultures de chanvre sur les terres humides du Grand Plan, dans la vallée de Vaulnavay, témoigne d'une **activité textile ancienne dans le bassin vizillois**. Dès la période médiévale, la plante est cultivée du printemps à la fin de l'été puis ramassée pour être mise à *rouir*. Plongé dans des bassins d'eau claire, le chanvre est mis à pourrir pendant plusieurs semaines. Le processus vise à détruire certains éléments organiques fixant les fibres des tiges entre elles afin de rendre le matériau plus facile à travailler. Après avoir été séchées et séparées des résidus d'écorce, les fibres rêches sont travaillées par des battoirs mus grâce à un moulin à eau, puis peignées et filées en bobines d'étoffes prêtes à être tissées. Cette activité annexe réalisée en parallèle des travaux agricoles alimente principalement les besoins des foyers en cordages, vêtements, draps et sac de toile. Seule une petite partie de la production est dédiée au marché local. À partir du début du XIXe siècle, les fibres les plus soyeuses commencent cependant à être expédiées dans le midi ou elles peuvent être vendues à bon prix<sup>14</sup>.

Dans le dernier quart du XVIIIe siècle, cette production artisanale va cohabiter avec la première véritable fabrique textile de Vizille fondée par la dynastie des Perier au sein même de leur château<sup>15</sup>.

Issue de la petite bourgeoisie dauphinoise<sup>16</sup>, Claude Perier s'engage à donner littéralement ses lettres de noblesse à la famille. En effet, il entreprend une carrière dans le monde de la finance en créant sa propre banque. L'héritage des réseaux de ces aïeux et les nouveaux qu'il tisse grâce à son établissement de crédit lui permet d'être nommé secrétaire du Roi à la Chambre des comptes du Dauphiné en 1778. La charge étant anoblissante, il se permet d'acheter le château de Vizille au duc de Villeroy, dernier héritier des Créquis-Lesdiguières.

Le choix quant à l'achat de ce domaine s'explique, entre autres, par le fait que Claude Perier y avait déjà fondé une manufacture en 1777 en tant que locataire.

La fabrique, installée dans l'ancienne salle d'armes, produit d'abord des papiers peints avant de se transformer en une imprimerie d'étoffe spécialisée dans les *Indiennes*<sup>17</sup>. À la fin de l'Ancien Régime, la concurrence se développe et Claude Perier loue son entreprise à de grands industriels genevois, les Fazy. L'un d'eux, Jacques Samuel, apporte alors la qualification technique manquant à l'entreprise pour se développer. Dans le même temps, l'industriel fait également appel à une main-d'œuvre spécialisée et à des techniciens étrangers. Débute ainsi

---

<sup>14</sup> François de Neufchâteau, *Dictionnaire d'agriculture pratique*, Aucher-Eloy, Paris, 1827, P.24

<sup>15</sup> Pierre Barral, *Les Périer dans l'Isère au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1964.

<sup>16</sup> Son père Jacques et son grand-père maternel Claude Dupuy ont tous deux exercé les fonctions de consul (charge semblable au rôle de maire) à Grenoble. Notons que Jacques avait fait fortune dans le commerce du chanvre. Élément préfigurant le futur de la famille notamment orienté vers le commerce de toiles.

<sup>17</sup> Ces étoffes de coton peinte ou imprimée, fabriquée en Inde, puis imitée par les manufacturiers européens se présentent sous la forme de tissus ornant des motifs rouge du fait de la teinture de garance utilisée pour leur confection.

une longue collaboration avec les réseaux textiles suisses et alsaciens, qui se poursuivra jusqu'à la Restauration et sera consolidée par des liens matrimoniaux et financiers que les Perier vont s'évertuer à nouer avec la bourgeoisie rhénane. Renforcée par ces alliances, la manufacture prospère rapidement. En 1787, elle emploie 69 ouvriers pour une production estimée à 12 000 pièces par an<sup>18</sup>.

En soutenant la Révolution, la famille Perier passe à la postérité en abritant dans son château la réunion des premiers États généraux du Dauphiné, le 21 juillet 1788. Ce parti pris est intéressant. Il montre combien l'anoblissement de la famille dix ans plus tôt, est lié à un courant de fond élites bourgeoises capitalistes et libérales qui cherchent à s'imposer face à une noblesse thésaurisant les revenus de ses privilèges. À ce titre, **Claude Perier** apparaît véritablement comme un homme conscient des évolutions de son époque et fondateur d'une des premières dynasties industrielles de la région.

Si l'épisode révolutionnaire laisse quelques séquelles au château, la demeure est relativement épargnée par les foudres de la population. En effet, une large partie des habitants de Vizille bénéficie directement ou indirectement des revenus de l'industrie qui y était installée<sup>19</sup>. Les troubles politiques de la fin du XVIIIe entraînent toutefois une diminution de la production de la fabrique d'Indiennes.

À la mort de Claude Perier en 1801, son fils Augustin hérite de la manufacture. Suivant les traces de son père, il s'engage dans l'aventure industrielle et ouvre en 1810 un atelier de tissage de coton et en 1819 une filature dans l'ancienne ménagerie du parc. À cette époque, les procédés techniques mis en place tentent d'imiter les fabrications anglo-saxonnes alors très en avance. Les Indiennes sont ainsi imprimées mécaniquement grâce à des machines alimentées par vapeur. Femmes et enfants forment le gros des employés de ces usines. Payés moins cher que les hommes, ils travaillent dans les ateliers de retouches ou sont cantonnés aux tâches de transport, lavage et séchage des linges.

Voici comment Charles de Rémusat (époux d'une des filles de Claude Perier) décrit le château au début du XIXe siècle : « La fabrique d'impressions sur toile de coton occupait tout le rez-de-chaussée du château, même un corps de logis tout entier en retrait sur la principale façade, tandis ce qu'à quelque distance sur la droite, le bâtiment isolé d'une vaste filature en activité distribuait ses produits à des ateliers de tissage disséminés dans les hameaux voisins. Un bel étang régulier, bordé de vieux peupliers, formait le point de vue principal du château. Au-delà des rochers boisés commençait le premier gradin des montagnes, au pied duquel un heureux mélange de bocages, de pelouses, de longues allées, de sources d'eau vive et de ruisseaux clairs et rapides composait avec quelques cultures entremêlées, ce qu'on appelait le grand parc. Il y avait peu d'art et d'unité dans cet ensemble dont la richesse des végétations et des eaux faisait la vraie beauté. L'industrie employait çà et là ces prairies, ces ruisseaux, ces chutes pour le blanchissage, le séchage, le lavage et le mouvement des usines. Cette alliance d'un site agreste, grandiose comme la nature dans les montagnes, avec les souvenirs et les monuments de la féodalité, ou plutôt de l'aristocratie, et les œuvres remuantes et bruyantes de l'industrie moderne offrait un frappant spectacle et comme un tableau rassemblé des richesses combinées du sol et de l'histoire de France. Le souvenir de l'Assemblée de Vizille en 1788 n'y gâtait rien. »<sup>20</sup>

---

<sup>18</sup> Nicole Thévenet, Musée de la Révolution Française, *Les Perier, l'ascension économique, politique et sociale d'une dynastie de bourgeois dauphinois*, dossier pédagogique, p.3.

<sup>19</sup> François de Neufchâteau, *Dictionnaire d'agriculture pratique*, Aucher-Eloy, Paris, 1827, P.347.

<sup>20</sup> Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, tome 2, « La Restauration ultraroyaliste, la Révolution de juillet, 1820-1830 », Paris, Plon, 1958. [In] Nicole Thévenet, Musée de la Révolution Française, *Les Perier, l'ascension économique, politique et sociale d'une dynastie de bourgeois dauphinois*, dossier pédagogique, p.16.



Figure 7. Le château de Vizille (état entre l'incendie de 1825 et 1865), Théodose Dumoncel, MRFDV/Département de l'Isère.

Malgré les efforts pour se moderniser, l'entreprise affiche des pertes. En novembre 1825, la situation devient critique. Un incendie, parti des vieux quartiers de la ville, ravage l'aile nord du château.

La reconstruction est rapide et la mise en place d'ateliers provisoires permet de ne pas interrompre le travail des ouvriers. Le désastre apparaît rapidement comme source d'opportunités. Au début des années 1830, sous l'impulsion de Jean-Baptiste Lecomte, responsable de l'établissement aux ordres des Perier, une nouvelle direction est donnée à l'entreprise : Le marché ayant évolué et la mode des cotonnades passée, les locaux seront à présent dédiés à l'impression sur soie et traiteront avec des maisons lyonnaises<sup>21</sup>.

En 1839, Adolphe Perier, fils d'Augustin, abandonne la gestion de l'entreprise et la démembré, louant séparément la filature de coton à **Martin Gassaud**<sup>22</sup> et les ateliers d'impression à un lyonnais, **Charles Revillod**<sup>23</sup>.

---

<sup>21</sup> Huss Valérie. La manufacture Brunet-Lecomte de Bourgoin-Jallieu (Isère). In: *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n° 2-4/1996. Mémoires d'industries, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier. pp. 65-78.

<sup>22</sup> Choulet, Eugène, *La Famille Casimir-Perier, étude généalogique, biographique et historique, d'après des documents des archives de Grenoble, de Vizille et de l'Isère*, J. Baratier, Grenoble, 1894, p.350.

<sup>23</sup> Jérôme Rojon, *L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914)*, Thèse de Doctorat Sciences sociales en Histoire, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Serge Chassagne, 2007 ; Première partie, Chapitre I, Partie I, 4.

## L'installation des Soyeux (1840-1850)

Nos recherches concernant Charles Revilliod nous portent à croire que cet industriel spécialisé dans la transformation de la soie est installé à Lyon depuis les années 1820. « *Les archives des inventions nouvelles* » de 1824 rapportent ses recherches pour la création d'une nouvelle étoffe de soie diaphane destinée à l'ameublement<sup>24</sup> et la revue *Tablette* du 27 septembre 1823<sup>25</sup> nous apprend que Mr Revilliod aurait donné un exemplaire de sa nouvelle création à la Duchesse du Berry lors d'une exposition des produits de l'industrie française au Louvre. Les deux documents présentent donc bien Charles comme un soyeux Lyonnais.

Son entreprise est toutefois bien plus portée vers la création de motifs et l'impression que sur le tissage. Ainsi son installation ne perturbe que peu les locaux des Perier et ne change pas la structure fondamentale de la fabrique du château (Jean-Baptiste Lecomte reste d'ailleurs en poste comme contremaitre de la manufacture<sup>26</sup>).

Par ailleurs, dans les années 1840, la **société Durand Frères** installe également ses premiers ateliers de filature au Péage, au bout du parc du château dans une zone encore peu urbanisée ramassée autour du pont de Mésage.

Fondée en 1767<sup>27</sup>, par François Durand, négociant grenoblois et fabricant de gants, l'entreprise migre à Lyon au début du XIXe siècle et se spécialise dans la fabrication de crêpes<sup>28</sup> et de foulards en soie.

Si nos recherches ne nous permettent pas d'affirmer la présence de liens entre Durand et Revilliod ayant inspiré l'un ou l'autre à s'implanter à Vizille, il est toutefois intéressant de noter que ces deux familles s'installent sur le même territoire dans un temps très court.

Les raisons de la délocalisation de la production par ces deux compagnies lyonnaises peuvent s'expliquer à la fois par un concours de circonstances venant répondre aux troubles que connaît l'industrie de la soie lyonnaise à cette époque et par des stratégies plus personnelles des deux entrepreneurs.

En effet, les crises économiques, les évolutions techniques et le spectre des révoltes de tisserands (ou canuts) de 1831 instiguent un mouvement de fond dans le secteur de la soierie. L'organisation préindustrielle du travail textile où la production est façonnée dans des petits ateliers à domicile apparaît obsolète et les progrès fait dans le domaine textile tendent à rationaliser le travail pour le concentrer en usine. De plus, les grands patrons voient les villes comme des repères d'ouvriers politisés prêts à l'insurrection. Il s'agit alors de trouver de nouvelles terres, où la main-d'œuvre est docile, vierge des idéaux portés par les canuts et loin (aussi bien géographiquement que conceptuellement) de l'héritage sanglant des révoltes lyonnaises de 1831 et 1834. Enfin, depuis le second quart du XIXe siècle, la concurrence entre la soie française et anglaise est rude. Ainsi les soyeux cherchent à rester compétitifs en abaissant le coût des ouvriers. Or les zones rurales apparaissent comme un territoire privilégié pour mettre en place des salaires réduits. La vie y est moins chère qu'en ville et les familles subsistent encore principalement des profits qu'elles tirent de leurs exploitations agricoles. L'ouverture d'usines dans ces zones permet aux façonniers lyonnais de mobiliser une main-d'œuvre paysanne ayant tout intérêt à équilibrer ses revenus par l'occupation d'un poste stable.

---

<sup>24</sup> « *Archives des Découvertes Et Des Inventions Nouvelles, Faites dans les Sciences* », les Arts et les Manufactures, tant en France que dans les Pays étrangers, Volume 16, Treuttel et Würtz, Paris, 1824, P.422.

<sup>25</sup> « *Exposition au Louvre des produits de l'industrie Française* », *Tablette*, N° 48, 27 septembre 1823, tome II, p.335.

<sup>26</sup> « *Annuaire général du commerce et de l'Industrie* », Didot Frères, 1846, p.955.

<sup>27</sup> Strock, H Martin, « *Lyon exposition universelle de 1889* », Storck Imprimeur, Lyon, 1889, p.104.

<sup>28</sup> Le crêpe est une étoffe légère et transparente à l'aspect ondulé, dont la texture grenue est obtenue par une forte torsion des fils.

Vizille est d'autant plus intéressante pour les soyeux sur ce point. Nous l'avons vu, la ville compte déjà quelques usines en 1840. Or à cette époque les femmes d'ouvriers ne travaillent pas et c'est l'homme qui apporte le gros des ressources de la famille. Il est donc aisé d'amener au travail cette force de production pour quelques Francs.

L'aubaine que représente le potentiel ouvrier de la campagne est aussi appuyée par le faible coût et la facilité d'implantation d'une soierie dans un département limitrophe. N'étant que très peu gourmande en énergie, un petit cours d'eau suffit à alimenter une usine. De plus, ne produisant pas de déchets, elle n'a pas besoin de réseau d'assainissement. Enfin sa marchandise de faible tonnage, mais de haute valeur ajoutée permet de garder le prix de transport du fret relativement bas.

Il est certain que la fin de la mainmise des Périers sur Vizille joue également un rôle dans l'installation des maisons lyonnaises à Vizille. Comme vu précédemment, **les imprimeries sur étoffes du château traitaient avec les comptoirs lyonnais depuis les années 1830**. Nous pouvons donc penser que la ville était connue des soyeux, bien qu'à la fois trop loin de Lyon et trop organisée autour de la famille Perier pour que ces derniers espèrent s'y installer sans heurts. L'abandon de la gestion du patrimoine industriel vizillois par Adolphe Perier fut ainsi un appel d'air opportun pour les entrepreneurs du Rhône qui connaissait des difficultés sur leurs terres. Ce phénomène peut être étayé par l'absence de soierie à Grenoble même. Les négociants lyonnais trouvant dans cette ville un terrain peu favorable à leur propre implantation du fait de la présence de nombreux notables déjà établis dans le textile (ganterie notamment).

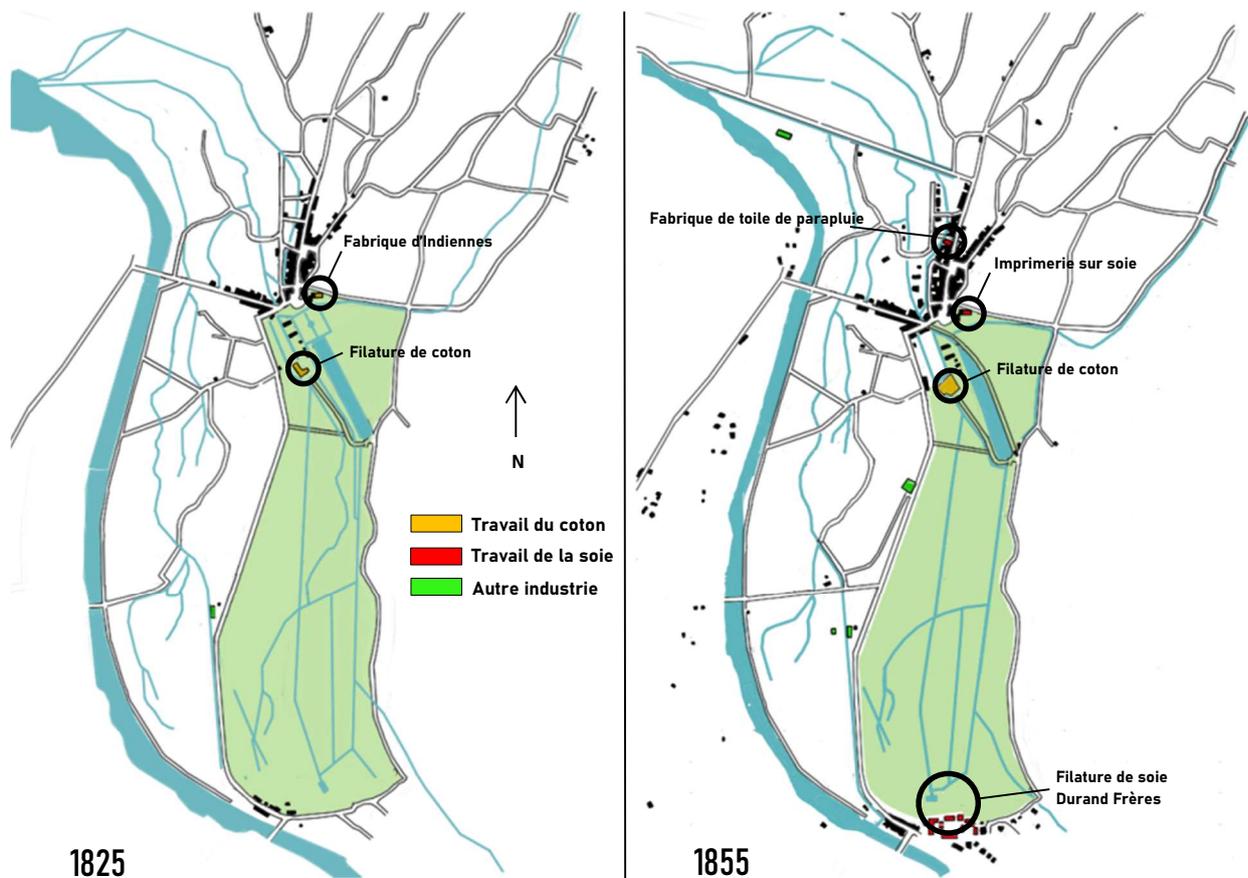


Figure 8. Développement de l'industrie textile à Vizille entre 1825 et 1855

Bien que nous n'ayons pas retrouvé de document allant dans ce sens, il semble probable que les soieries imprimées du château étaient déjà vendues à Revilliod. Ce dernier aurait alors eu un avantage certain dans les négociations lorsque la fabrique installée dans la salle d'armes fut mise en location. D'un point de vue stratégique, au-delà des éléments que nous avons déjà explicités plus haut, Revilliod avait tout à gagner en s'installant à Vizille dans des locaux immédiatement prêts à produire.

L'implantation des établissements Durand Frères est quant à elle sans doute liée à un héritage familial. Eugène Durand, né à Lyon en 1815 et devenu patron en 1839, connaissait déjà la région par son père d'origine grenobloise.

**Une troisième fabrique apparaît dans les années 1840** à Vizille. Moins documentée, elle emménage discrètement en centre-ville en suivant le modèle préindustriel lyonnais et s'oppose dans la pratique aux tactiques des Durand. Alors que ces derniers cherchent à privilégier le tissage en usine et à réduire le nombre d'employés travaillant depuis leur domicile, la **fabrique de toile de parapluie** en taffetas<sup>29</sup> de Mr Chapuis ne possède entre ses murs qu'un quart des métiers qui alimente sa production.

---

<sup>29</sup> Étoffe de soie serrée, sans envers, d'aspect sec et craquant quand on la froisse, utilisée dans l'ameublement et dans la confection des vêtements.

## L'essor du textile (1850-1860)

Les manufactures textiles de Vizille croissent de façon constante entre les années 1850 et 1860. L'imprimerie sur soie ne quitte pas le château et continue de se développer pour employer près de 500 ouvriers à la fin de cette période<sup>30</sup>. La sociologie de ces derniers corrobore ce que nous avons dit plus haut. On compte en effet 150 femmes (encadreuses, renteuses<sup>31</sup>, apprenties et une minorité de manouvrières) et 150 enfants (garçons et filles qui ont le rôle de tireurs<sup>32</sup>). Ici les hommes sont donc embauchés à des travaux plus techniques qui requièrent plus de confiance de la part des patrons. Les 200 ouvriers restants sont en majorité des graveurs, des imprimeurs et des contremaitres. Quarante d'entre eux apparaissent toutefois être des manouvriers, sans doute recrutés pour des tâches physiques comme le transport des tissus.

La filature Durand de son côté lance une stratégie très dynamique d'occupation de son territoire. Comme c'est le cas pour d'autres usines à même époque, la compagnie cherche à s'imposer et crée un microcosme autour d'elle afin de fidéliser sa main-d'œuvre et de rayonner aussi bien économiquement que politiquement sur la région.

En 1854 elle ouvre un moulinage et un second atelier de tissage. Elle construit également des maisons pour ses employés et agrandit ses locaux en 1857<sup>33</sup> en ajoutant un parc de 350 métiers à tisser. En moins de 20 ans, elle devient la plus grosse usine du canton en employant 600 ouvrières. Voici comment Auguste Bourne décrit le royaume fondé par Durand en 1860 :

« [Les autres bâtiments] servent de bureaux, comptoirs et magasins de marchandises. Ils forment dans cette enceinte un côté de la rue, car en face sont disposées de vastes salles de réfectoires, dortoirs d'ouvrières, logements d'employés, une chapelle, une usine à gaz. Dans la prairie, à côté des usines, on remarque dans un berceau de verdure un cottage ou chalet suisse, servant de maison



Figure 9. Péage de Vizille - Usine Durand Frères, 1905, Collection JMF

de campagne à M. Durand. L'ensemble est un village avec ses rues, ses places, son éclairage au gaz. Six cents jeunes filles des communes voisines et du hameau du Péage forment le personnel. La plus grande partie de ces ouvrières logent et vivent dans la maison ; la nourriture se prépare et se distribue dans une pension alimentaire, dont l'organisation est calquée sur celle de Grenoble [...] Ce vaste établissement, où se résument toutes les opérations de la soie, depuis le cocon jusqu'à l'étoffe, et où la matière est préparée avec un soin infini, produit ces crêpes et ces foulards dont la consommation aujourd'hui est

<sup>30</sup> August Bourne, « *Vizille et ses environs. Description pittoresque* », Guillot, Grenoble, 1860, p.188

<sup>31</sup> Les renteuses ajoutent les couleurs sur une toile de tissus préparer en amont afin d'y dessiner les motifs. Les encadreuses étendent et fixent sur des tables d'impression les étoffes garnies de couvertures de laine.

<sup>32</sup> Les tireurs étendent les couleurs sur les châssis préparés par les encadreuses.

<sup>33</sup> ADI 3971W18 Matrice cadastrales Vizille 1826-1914.

quelque chose de fabuleux. Deux turbines Kœchlin, chacune de la force de trente chevaux, sont placées sur le grand canal des usines et donnent le mouvement. »<sup>34</sup>

L'essor industriel de Vizille et la présence de précurseurs entraînent l'installation de nouvelles infrastructures connectée à l'industrie de la soie (filage, tissage, impression) et au textile plus généralement (coton). Si certaines sont bien documentées, car ayant prospéré, beaucoup de petites structures n'ont pas laissé d'archives du fait de leur courte période d'existence (2 à 4 ans pour la majorité).

La seconde grande soierie de Vizille, après celle de Durand, et la **fabrique Bellon**. Installée en 1856, elle fut longtemps le symbole du cœur ouvrier de la ville avec ses grands ensembles d'immeubles balisant le paysage urbain dans le prolongement de l'auguste château de Lesdiguières. Dans la juxtaposition de ces deux bâtiments, aux deux extrémités de la place principale de la ville, d'où divergent les grandes routes, ces usines apparaissent comme le symbole de l'évolution de Vizille à cette époque, la traduction sur le terrain de la Révolution Industrielle en marche.



Figure 10. Vue aérienne du centre-ville de Vizille. Les Usines Bellon (devenue Tresca puis Tissage de Vizille) sont identifiables par les grands ensembles en haut de la photographie. Le château apparaît en bas à droite. MD F72.191, Photographie argentique, R.Tomitch, Vue aérienne de Vizille, 1910-1925.

<sup>34</sup> Auguste Bourne, *op cit.* p.196

Mobilisant 180 ouvrières en 1860, elle augmente rapidement ses effectifs à 400 dans la décennie et ouvre ses gammes de production à de nouveaux types d'étoffes.

Fondée en 1834, cette entreprise connaît une croissance aussi stable que dynamique, passant ses bénéfices de sept millions de francs-or en 1855 à quarante-trois millions en 1875. Les filatures du centre-ville prendront différents noms pendant la seconde moitié du XIXe siècle tel qu'usines « Jaubert » ou « Tresca » pour devenir Tissage de Vizille au XXe siècle. Cela s'explique en partie par l'évolution de leur raison sociale qui adopte le nom de famille des branches héritières de la dynastie Bellon.

Entre 1840 et 1860, l'atelier de toiles de parapluie contrairement aux exemples ci-dessus continue ses procédés artisanaux. L'usine est alimentée par une roue mue par la force humaine et les deux tiers des métiers à bras qu'elle utilise sont toujours chez des particuliers.

La fabrique de Mr Chapuis apparaît donc bien plus secondaire que celle de Durand et Bellon et représente une modeste entreprise survivant grâce à son marché de niche.

En 1865 le second incendie du château ravage l'imprimerie textile Revilliod. Bien plus foudroyant que le brasier de 1825, le sinistre réduit en cendre la moitié de l'édifice. L'ampleur des dégâts étant bien trop étendue, les Perier font raser les parties détruites et installent la grande plateforme orientée vers le sud que nous connaissons aujourd'hui. La fabrique située dans ces locaux ne fut jamais réhabilitée.

### **Aux origines du troisième pôle de l'industrie textile : La matrice de l'Alliance Textile (1860-1870)**

Nous avons vu la naissance de deux des trois grands pôles industriels de Vizille dans les années 1840 et 1850. Le troisième qui sera représenté par la puissante Alliance Textile au XXe siècle apparaît dans les années 1860. Contrairement aux deux autres qui s'imposent rapidement et fermement sur le territoire, son histoire se montre plus chaotique.

En 1859, **Martin Gassaud**, ancien charpentier et patron de la filature de coton du château depuis 1850<sup>35</sup>, voit son bail arriver à terme. Afin de continuer son entreprise, il investit son capital dans une terre au lieu-dit de « **La Praliat** », le long de la Route Impériale, non loin de la fonderie Saint-Joseph<sup>36</sup>.

Son local historique du château étant loué à Mr Juilhet, un entrepreneur de Domène, Mr Gassaud construit une nouvelle fabrique sur son terrain fraîchement acquis. Le bâtiment se présente comme un grand ensemble sur trois étages. Les balles de coton sont stockées au rez-de-chaussée puis filées au 1<sup>er</sup> étage. Une machine à vapeur et une roue hydraulique alimentent le complexe en énergie.

Rapidement, la jeune usine doit installer de nouvelles machines. Le contexte semble en effet propice à l'essor de la production, la France et l'Angleterre venant de signer un accord de libre-échange<sup>37</sup>. Pour rattraper l'avance de la Grande-Bretagne dans la production de cotonnade et alimenter le marché Anglo-Saxon, les chefs des filatures françaises se voient obligés d'investir massivement dans des mécanismes plus puissants et plus perfectionnés.

À l'époque, Auguste Bourne semble enthousiaste quant aux dispositions prises par le gouvernement : « *Nous ne connaissons pas encore toute l'économie des dispositions nouvelles du Gouvernement [soit le traité de libre-échange de 1860] en ce qui concerne cette industrie, mais en combinant le rabaissement ou la suppression des droits d'entrée des cotons en bourre*

---

<sup>35</sup> ADI, 11J124, 72-127, Bail à Mr Gassaud.

<sup>36</sup> Parcelle 146, Plan A, Cadastre napoléonien de Vizille, ADI 4P4 231

<sup>37</sup> Traité de libre-échange Franco-Britannique du 23 janvier 1860.

*avec des droits de douane suffisants sur les cotons filés et sur les toiles de coton de l'étranger, les intérêts des manufacturiers seront sauvegardés ; ils seront seulement obligés d'améliorer leurs moyens de fabrication et de suivre les progrès introduits dans les pays voisins. Le Gouvernement, qui peut arriver à de semblables résultats sans amener trop de perturbation dans le travail, ne fait qu'un acte louable dont on retirera plus tard les plus grands avantages.*<sup>38</sup>»  
L'histoire ne lui donnera pas raison.

**En février 1868, Martin Gassaud fait faillite** et son affaire est liquidée le 14 avril. Les investissements matériels pour répondre aux nouvelles contraintes du marché sont trop importants et arrivent avant même que l'entreprise n'ait eu le temps de trouver un rythme de production stable. En effet, quatre ans après la construction de l'usine, Martin Gassaud était déjà dans une situation catastrophique. Selon un rapport de 1870 du Tribunal de Grenoble, le directeur avait contracté une dette de 60 000 fr. en 1864 alors que la société ne faisait déjà plus de bénéfice.

La conjoncture semble d'autant plus défavorable à l'industrie lorsque l'on sait qu'une filature de soie tentera de s'installer sans succès près de la friche laissée par Gassaud entre 1868 et 1872. **La filature de coton du château sera elle-même touchée par la crise.** Gérée par Mr Juilhet de 1860 à 1864, la manufacture sera contrainte de se redéfinir et se lancera dans la production d'étoffes de soie sous l'impulsion d'un nouvel industriel, Mr Lambert, entre 1864 et 1867. La stabilité de cette usine ne reviendra qu'un temps, avec l'installation du Lyonnais Antoine Guinet qui continuera d'y faire tisser de la soie jusqu'au début des années 1880<sup>39</sup>. La fin du travail textile dans ces locaux sera grandement influencée par le refus des Perier d'agrandir et de moderniser les infrastructures existantes.

---

<sup>38</sup> Auguste Bourne, *op.cit.* p.192

<sup>39</sup> Brigitte Blanc, Vital Chomel, « Archives du château de Vizille et de la famille Perier », Archives Départementale de l'Isère, Grenoble, 1985, p.87

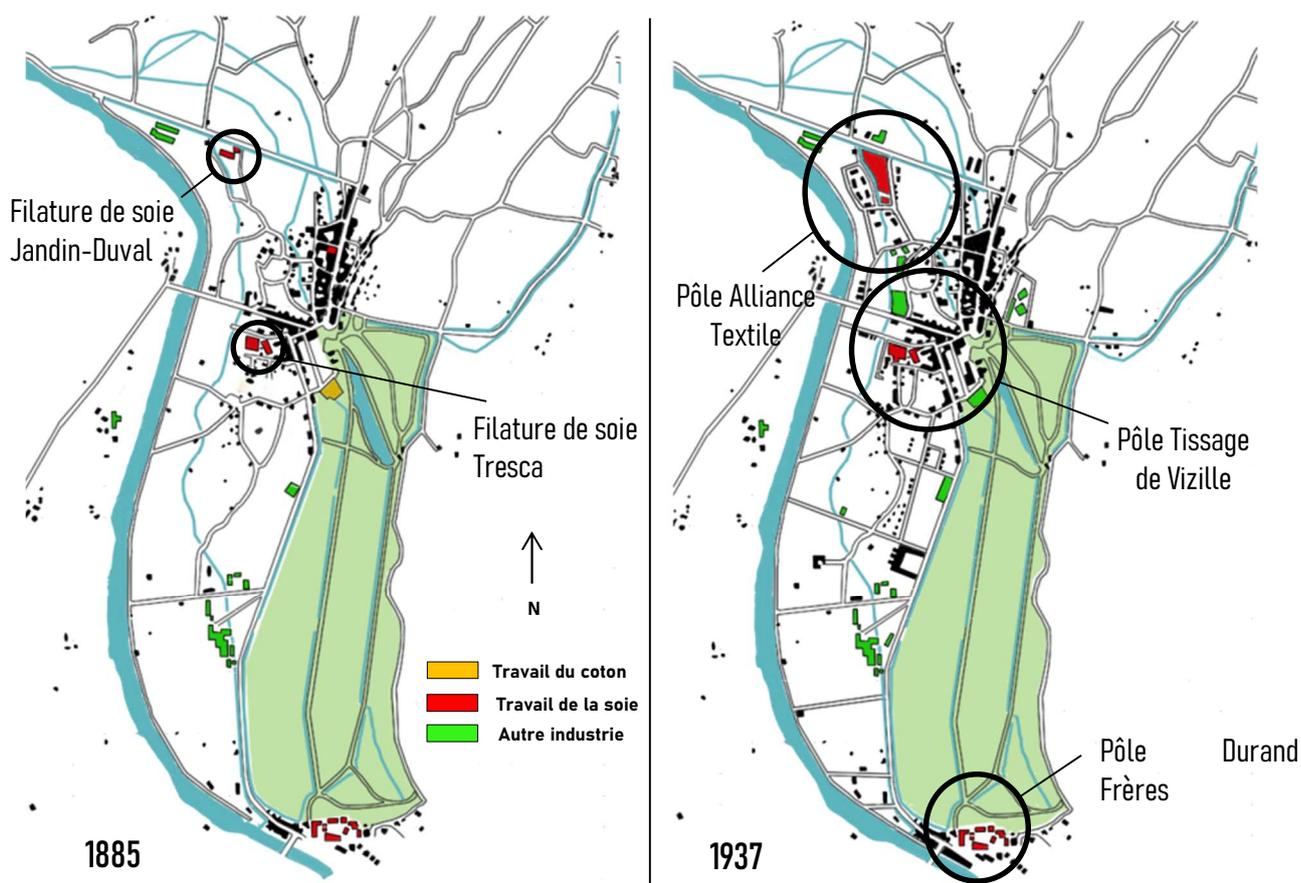


Figure 11. Développement de l'industrie textile à Vizille entre 1885 et 1937. On remarque entre les deux dates la formation de trois grands pôles textile structurant la morphologie urbaine de l'agglomération.

Le lot 146 de La Praliat où gît l'usine de coton est racheté après enchère en 1871, par François Couturier directeur des usines Durand au Péage. Il loue les locaux à la société Muller et cie, société de filature de coton des Vosges. Cependant, cette dernière ne prospère pas. Un an plus tard Couturier agrandit les locaux laissés à l'abandon et fait monter une turbine à la place de la roue hydraulique en obtenant les droits de propriété et d'usage sur une portion du canal des Martinet<sup>40</sup>. Le 19 mai 1872, le terrain est loué à la société Jandin-Duval. Une entreprise de soierie lyonnaise spécialisée dans la fabrication de foulard<sup>41</sup>.

L'exemple du local textile de la Praliat est révélateur de la situation que nous décrivions en première partie de ce rapport. Sans le développement de petite industrie éphémère permettant l'émergence de locaux et d'équipements, il est fort probable qu'une grande maison lyonnaise comme celle de Jandin-Duval ne se serait pas installée aussi naturellement à Vizille, faute d'opportunité.

<sup>40</sup> Mémoire, la revue des amis de l'Histoire du Pays Vizillois, « Lucie Baud, la révolté de la Soie », N° 44, Mai 2013, p.16.

<sup>41</sup> A. Lyon à l'Exposition Universelle de 1889 In : Librairie ancienne Clagahé, Lyon, catalogue 2016, p.108.

## De Jandin-Duval à l'Alliance Textile : une histoire de famille

Totalement déserté par l'activité textile en 2008, le site de l'Alliance va prospérer pendant près de cent ans avant de connaître une déliquescence continue à partir des années 1960. Durant cette période l'industrie installée à La Praliat passera sous de nombreuses raisons sociales. Bousculée par les mouvements sociaux et les crises, l'usine réussira toutefois à s'épanouir durant la première partie du XXe siècle, structurant autour d'elle ce qui apparaît aujourd'hui comme la principale porte d'entrée de Vizille.

### Jandin-Duval (1852-1880)

Fondée en 1852<sup>42</sup>, la société Jandin-Duval suit une logique familiale bourgeoise scellant l'union de deux clans protestants. La mise en place de cette compagnie est ainsi très représentative des dynamiques entrepreneuriales de l'époque, principalement chez les soyeux.

Les familles commencent à se lier lorsque François Paulmier-Duval, négociant lyonnais, épouse Marie Jandin<sup>43</sup>. De leur union née **Jean Isaac Antoine Paulmier-Duval** en mars 1823.

C'est à 29 ans que Jean démarre une affaire dans la confection de foulard avec **François Jandin** son cousin (*Voir annexe 3*).

La reconnaissance de leurs produits ne tarde pas. La société est récompensée pour ses créations aux expositions universelles de Paris et de Londres en 1855 et 1862<sup>44</sup>. Devenant rapidement une enseigne de prestige, Jandin et Duval utilisent une partie de leur patrimoine pour ouvrir en 1867 un cabinet de dessin pour l'exécution de planches d'impressions.

En créant ses propres gravures qui pourront ensuite être reportées sur leurs tissus, l'entreprise franchit une étape en devenant véritablement une marque de « créateur ». En 1873, afin de contrôler toutes les étapes de sa production et de réduire le coût d'achat des matières premières nécessaires à la fabrication des foulards, **les deux cousins installent à Vizille leur première usine de tissage de soie**. Dans le même temps, les entrepreneurs visent aussi à contrôler les débouchés de leurs productions en établissant une maison de vente à Londres puis à Paris.

L'un des premiers dirigeants de la fabrique de soie de Vizille est **Émile Langjahr**. Né en 1849 à Munster dans le Haut-Rhin, il est le fils de Gottlob Frédéric Langjahr, chapelier puis entrepreneur en bâtiment, et de Madeleine Hanss. Diplômé en 1866 de l'École d'Ingénieurs des Industries Textiles de Mulhouse, il quitte sa région natale pour Lyon. Il est fort probable que les milieux où il évolue dans cette ville le mènent à rencontrer la famille Jandin. Ses études et ses origines lui permettent d'être identifié comme un bon parti. Il s'unit à Caroline Jandin en 1872. Après quelques années à Vizille, il part monter sa propre affaire dans le Rhône, au début des années 1880. Ce départ s'apparente en réalité à un exil. En effet, son beau-père décède peu avant sa décision de rejoindre Saint-Genis-l'Argentière et il semble fort probable que le reste de la belle famille d'Émile ait fait pression sur lui pour qu'il abandonne la direction de l'usine de Vizille<sup>45</sup>. Était-ce pour y placer un nouveau mari d'une fille Jandin ? Possible. En effet, il est stratégique pour les Jandin de placer les beaux-fils dans des rôles à responsabilité tout en les

<sup>42</sup> Strock, H Martin, Lyon exposition universelle de 1889, Storck Imprimeur, Lyon, 1889, p.108

<sup>43</sup> AN, LH/2071/32, Fiche de légionnaire, Plumier Duval, Jean Isaac.

<sup>44</sup> A. Librairie ancienne Clagahé, Lyon, catalogue 2016.

<sup>45</sup> Jérôme Rojon, L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914), Thèse de Doctorat Sciences sociales en Histoire, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de CHASSAGNE SERGE, 2007. Seconde partie, Chap 5, II « le tissage en fabrique », 2. « L'essor du tissage mécanique voironnais ».

tenant à distance de Lyon, dans un site secondaire. L'idée étant probablement de mettre à l'épreuve les nouveaux membres du clan avant qu'il n'ait accès à des postes plus centraux dans l'entreprise.

### **Ogier-Duplan (1880-1906)**

Cependant, il est difficile de réellement étayer l'hypothèse que nous venons de formuler. En effet, un bouleversement atteint l'entreprise lorsqu'Antoine Jandin et François Duval âgés respectivement de 57 et 44 ans se retirent de la direction de leur société, laissant les rennes à **Michel Victor Ogier** et **Paul Antoine Noyer** par le biais d'une commandite<sup>46</sup>.

Concernant Paul Antoine Noyer, son arrivée à la direction de la compagnie en 1880 n'est pas étonnante. Il est le neveu d'Antoine Jandin et vraisemblablement un membre de confiance en lequel la famille place son futur.

En revanche, le cas de Victor Ogier (1839-1917) est plus surprenant. Malgré nos recherches, nous n'avons pas trouvé les raisons précises ayant motivé son arrivée à la direction. Il est là une alliance dont les termes nous échappent.

Victor Ogier n'a aucun lien de parenté avec les Jandin ou les Duval. Marié à Marie Louise Reymonet, il est le fils d'un négociant, devenu maire de Rilleux-la-Pape, petite ville de la banlieue lyonnaise, dans les années 1850. Sa carrière est documentée à partir de 1867 où il fonde sa propre maison de soierie grâce à la commandite de Jean Servant. L'affaire est dissoute cinq ans plus tard selon des termes qui avaient été fixés dès sa création. En 1873 Victor Ogier entre chez la maison Dognin et Cie, probablement du fait de son ascendance avec la famille Dognin du côté de sa mère. Il y reste jusqu'en 1879. Seule son expérience dans le milieu le prédestine donc à reprendre la maison Jandin Duval en 1880.

Sept ans plus tard, en 1887, après le décès d'Antoine Paulmier-Duval, Noyer décide de se retirer. Ogier s'empare de la maison mère en choisissant de nouveaux associés. **Léopold Duplan** (1861-1941) le rejoint à la direction, appuyé par les fonds de trois commanditaires : Emmanuel Brosset-Heckel, Alfred Girodon et Paul Messimy. Une nouvelle raison sociale est donnée à l'entreprise qui devient la maison « Ogier-Duplan et Cie ».

Reconnue comme dominant le marché des foulards imprimés, la production de la compagnie supprime les tissus anglais pourtant très prisés et diversifie ses gammes afin de se réserver des débouchés aussi bien en métropole que dans les colonies. Le prestige et l'influence qu'obtient la maison Ogier-Duplan lui permettent de rayonner internationalement en remportant des médailles d'or lors des expositions universelles de Paris, Amsterdam et Anvers entre 1878 et 1885.

En parallèle, Victor Ogier renforce son ascendant dans le milieu des soyeux en devenant membre de l'Association de la Fabrique Lyonnaise entre 1882 et 1885. Il en est d'ailleurs promu trésorier pendant la dernière année de son mandat. Notons qu'Isaac Antoine avait également siégé à la chambre syndicale de la Fabrique Lyonnaise entre 1870 et 1872.

---

<sup>46</sup> Mr Jandin et Duval possèdent toujours le capital de l'entreprise, mais ne dirigent plus cette dernière dans les faits.



Figure 12. Maison Ogier-Duplan et Cie, Panneau Couronne de roses présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1889, Coll. MT/MAD

Il est difficile de dire quelles raisons ont réellement poussé Paul Noyer à se retirer de l'affaire qu'avait fondée son beau-père. Toujours est-il que cet événement marque un tournant dans l'histoire de l'entreprise. En marchant dans les pas des familles Jandin et Duval, Victor Ogier phagocyte leur héritage. Cependant, la division de la direction entre des individus n'ayant pas de liens familiaux ne semble pas favoriser l'émergence d'une dynastie à la tête des fabriques Ogier-Duplan, contrairement au modèle (finalement très embryonnaire) des Jandin-Duval. En effet, **en 1896 Victor Ogier, âgé de 57 ans, se retire des affaires et laisse la gestion de la maison à Léopold Duplan.**

## Vers L'alliance Textile (1896-1906)

Au crépuscule du XIXe siècle, Duplan règne seul sur l'entreprise Lyonnaise que lui a léguée Victor Ogier. Habitué à voyager outre-Atlantique pour sonder le marché américain et ses innovations, il fonde sa première usine aux États-Unis en 1897.

Comme nombres de ses pairs, il s'inquiète de la hausse des prix de l'export de pièces de soie en Amérique induit par l'US Tariff Act<sup>47</sup>. Pour répondre au problème, il crée la **Duplan Silk Company à New York, filiale de son affaire lyonnaise**. Il ouvre le premier atelier de tissage dans le Nouveau Monde à South Bethlehem, rapidement relocalisé à Hazleton en Pennsylvanie. L'usine malgré sa présence sur un autre continent est liée par le fil d'un destin commun à celle de Vizille. En effet, outre le travail qui y est réalisé, les stratégies d'implantation de cette dernière sont les mêmes.

La région d'Hazleton s'est bâtie sur l'exploitation des gisements d'anthracite présent dans le nord des Appalaches. Les mines ont fixé sur place une main-d'œuvre nombreuse, mais n'emploient que peu de femmes et d'enfants. Un vivier de travailleurs bon marché, non syndiqués est donc disponible. Comme à Vizille, les ouvrières vont apparaître comme un moyen de subvenir au besoin des familles lorsque les revenus des hommes ne suffisent pas à entretenir le foyer<sup>48</sup>. La Duplan Silk Company sera vendue en 1925 et son usine tournera sous une nouvelle raison sociale jusqu'en 1953.

Dans le même temps, Duplan souhaite faire croître sa production française et se met à la recherche de capitaux. En 1906 il s'unit aux maisons Georges Varenne et Joseph Pointet & Cie. Il est difficile de dire pourquoi ces trois entités fusionnent outre l'évidence de l'alliance commerciale qui donnera son nom à la nouvelle société anonyme d'Alliance Textile.

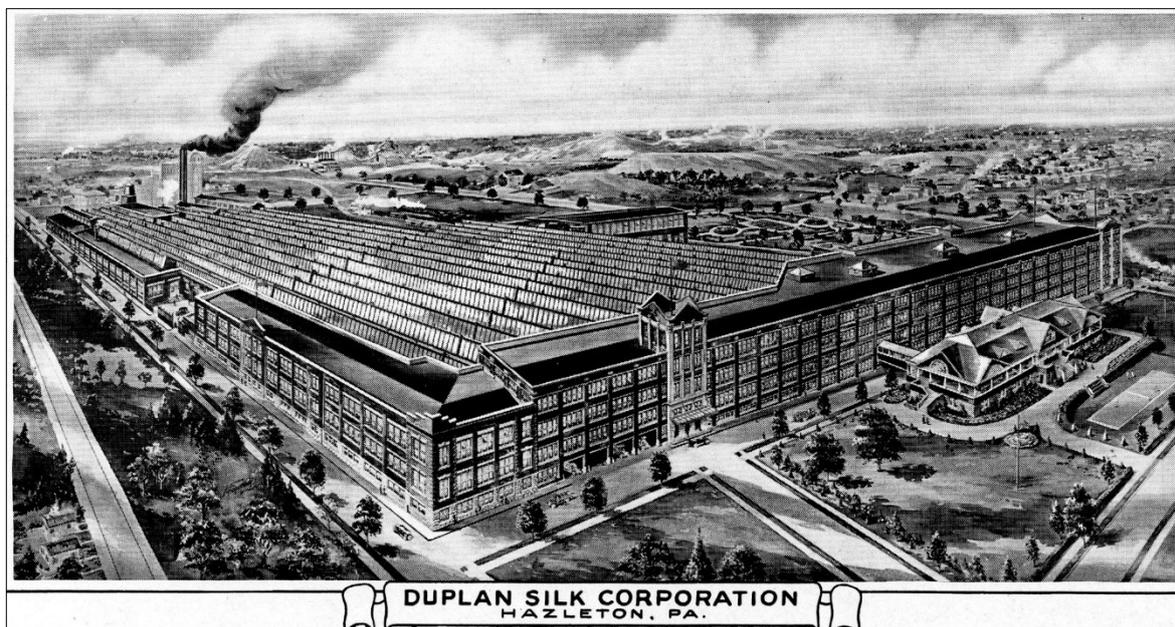


Figure 13. Usine Duplan d'Hazleton, Pennsylvanie, autour de 1920. MNHA 160712-003, 1910-1920.

<sup>47</sup> Loi Américaine sur la tarification des biens importés de 1897. Cette dernière a grandement touché les industries du luxe françaises et leurs débouchés aux États-Unis.

<sup>48</sup> Smithsonian, National Museum of American History, Duplan "Martine" Silks [en ligne] <https://www.si.edu/spotlight/duplan-martine-silks>

Nous savons que Georges Varenne commence sa carrière textile en 1875 comme employé à l'Office Lyonnais de Courtage de la Soie. Il devient « Commercial France », puis « Responsable Export », ce qui l'amène à voyager en Inde. Il fonde sa première entreprise en 1890 et rejoint l'Alliance seize ans plus tard. Nous pouvons nous demander si ses connaissances acquises à l'étranger n'ont pas joué dans la balance lors des discussions autour de la fusion des différentes maisons, Duplan ayant également l'expérience de l'industrie sur le territoire américain. Si l'interrogation est légitime, nous nous prévenons d'aller plus en avant dans cette hypothèse au vu du manque d'informations dont nous disposons.

Duplan ne dirigera pas directement l'Alliance Textile, laissant la direction à Jules Bussat et **Henri Noyer** (1880-1962), fils de Paul Antoine Noyer, faisant revenir la société au sein de son clan originel jusqu'à la seconde moitié du XXe siècle.

Le profil du patronat de l'Alliance que nous venons de dresser apparaît commun au premier abord, mais surprenant et atypique dans sa conclusion.

On reconnaît dans un premier temps une tendance partagée par d'autres, soyeux, lorsque Victor Ogier rompt la filiation des patrons de l'entreprise. En effet, les grandes familles dont la maison survit à plus de deux générations est un fait relativement rare dans l'industrie lyonnaise de la soie avant la fin du XIXe siècle<sup>49</sup>. En réalité, de nombreux fils issus d'établissements bien implantés tentent l'aventure de leur côté après avoir dégagé une part suffisante de capitaux amassés auprès de la société mère ou en profitant de commandite. De plus, les fabricants-usiniers se recrutent aussi parmi des individus nés hors de Lyon afin de permettre un apport de savoirs techniques nouveaux importés d'autres bassins de l'industrie textile (Alsace notamment). Cependant, contre toute attente, c'est finalement Henri Noyer, arrière-petit-fils de François Simon Paulmier-Duval qui hérite à nouveau de la société en y devenant Président Directeur Général dans le 1<sup>er</sup> quart du XXe siècle.

## **L'Alliance textile au sein de son environnement social Lyonnais**

L'étude que nous avons faite de l'entité qui deviendra l'Alliance Textile étaye l'histoire tortueuse des relations entre les familles de soyeux et présente une intrication d'acteurs aussi complexe qu'intéressante. D'une certaine façon, l'organisation globale des fabricants-usiniers Lyonnais rappelle un système nébuleux, où les branches les plus solides alimentent un vivier de jeunes pousses se développant sur les acquis de leurs aïeux. Si le sang donne une certaine légitimité aux nouveaux arrivants, c'est surtout leur milieu social qui leur permet de profiter des empires capitalistes de leurs précurseurs.

Régi par des règles tacites, le monde bourgeois des soyeux Lyonnais reste très cloisonné et peu déterminé par l'ascension sociale de classe plus populaire. Parmi les familles que nous avons pu rencontrer durant nos recherches, toutes sont représentées par un chef de famille occupant un poste de négociant ou d'entrepreneur sous l'Ancien Régime.

De ce fait, les usages du milieu sont codifiés et régis par un esprit de corps très puissant ou les relations sociales, le réseau et la représentation publique permettent d'obtenir la consécration par les pairs. La sociabilité des notables est ainsi conditionnée par la recherche de soutiens aisés ou influents. Profondément patriarcales, les représentations dont nous parlons sont strictement masculines et ont lieu dans des clubs sportifs, les cercles de rencontre et les

---

<sup>49</sup> Jérôme Rojon, *L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914)*, Thèse de Doctorat Sciences sociales en Histoire, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de CHASSAGNE SERGE, 2007, P.III, CH.10, I.2 « un changement de génération ».

sociétés savantes<sup>50</sup>. Outre la réponse qu'elle apporte au besoin de validation de ces individus au sein de leur classe sociale, la participation à ces activités sert également d'outils permettant de tisser des alliances et d'identifier de bons partis pour les filles en âge de se marier.

Aucun de ces bourgeois ne peut échapper aux « devoirs de société » au risque de s'exclure, ainsi l'aspect utilitaire des relations au sein de l'élite est évident : entretenir des liens avec d'autres notables reviens à s'assurer de tirer des relations d'affaires profitables à long et moyen terme. Les pères de famille encouragent donc leurs enfants à nouer des relations solides susceptibles de leur servir plus tard.

En privé les familles de patron appliquent un idéal de gestion raisonnable et de tempérance en condamnant les comportements ostentatoires. Cela étant d'autant plus véridique dans les clans protestants (tel que les Jandin-Noyer). Cette rigueur morale est cependant à relativiser. Outre un appartement en ville favorisant un habitat commode à l'année, les familles bourgeoises ont également des maisons de campagne et des pied-à-terre au plus près des usines qu'ils dirigent (c'est le cas de Mr Durand au péage de Vizille). La force de production qui alimente les capitaux de la bourgeoisie lyonnaise revêt quant à elle un tout autre visage...

---

<sup>50</sup> Victor Ogier fut ainsi membre de la Société Géographique de Lyon en 1886 et Léopold Duplan membre de l'Académie des gastronomes.

## Les visages de l'usine

Loin du faste lyonnais et des mondanités du patronat, la réalité de l'usine est crue, fondée par une violence symbolique aux multiples facettes : celle de la ville sur la campagne, du patron sur l'ouvrier et de l'homme sur la femme.

Il nous paraît primordial de revenir en détail sur les travailleuses de la soie, leurs métiers et leur qualité de vie en nous appuyant sur les travaux récents de plusieurs historiens afin de mettre en lumière une activité longtemps invisibilisée. Les conditions de la production étant liées aux progrès technologiques, cette partie nous permettra également d'étudier l'usine en tant qu'entité.

### Les femmes ouvrières au cœur d'une stratégie d'acculturation des campagnes

Nous avons évoqué à plusieurs reprises l'intérêt qu'on eut les patrons de la soie à délocaliser leur production des villes vers les campagnes : coût du travail plus faible, main-d'œuvre féminine abondante et éloignement des centres urbains ou la masse ouvrière s'organisent pour protester faire valoir ses revendications (salariale, sécuritaires...). Cependant ce phénomène est parcouru d'une logique plus subtile, plus insidieuse visant à l'acculturation des populations rurales pour les intérêts des classes dirigeantes.

Dans ces stratégies, la Femme apparaît l'élément privilégié permettant de « moraliser » la classe ouvrière, de la rendre docile et soumise à des structures qui la dépasse.

En 1858, l'abbé Meyzonier, prêtre aumônier de l'établissement séricicole de M. Lacroix à Montboucher (Drôme) écrivait<sup>51</sup> : « Il faut moraliser la classe ouvrière, c'est la partie gangrenée de notre société aujourd'hui (...) La religion seule a le secret d'une régénération sociale, et seule mission pour en faire une réalité. Ils l'ont compris, ces hommes qui n'ont pas craint de l'appeler dans leurs ateliers. Ils ont senti que c'était par la femme qu'il fallait combattre le socialisme et ses exécrables doctrines, et qu'à côté d'une femme profondément chrétienne, le mari ne serait pas longtemps un socialiste redoutable. »

Pour utiliser la femme comme vecteur des « bonnes valeurs » du travail auprès d'une population jugée chaotique et déviante, encore faut-il la former à devenir un instrument de propagande. Il faut l'affuter et la contrôler pour éviter qu'elle ne tombe dans les travers reprochés au prolétariat masculin. Pour cela, l'industrie appliquera un ressort religieux à l'organisation de l'usine en identifiant des terrains fertiles à son œuvre.

Ainsi on essaime dans les campagnes des structures de production cumulant les avantages physiques (l'énergie des cours d'eau), économiques (disponibilité et coût de la main-d'œuvre), sociaux et culturels (population rurale, chrétienne, ayant le sens de la propriété...).

Des jeunes filles sont recrutées dans les cantons, parfois à plusieurs dizaines de kilomètres de l'usine et y font un « apprentissage ». Parce que les transports sont peu commodes, elles restent à la fabrique, toute la semaine et rentrent chez elles le dimanche. Celles qui viennent de plus loin logent de longs mois dans l'usine avant de pouvoir espérer retrouver leur famille.

---

<sup>51</sup> Extrait d'une lettre de l'abbé Meyzonier du 4 mars 1858 à M. Louis Reybaud, membre de l'Académie des Sciences, auteur d'un rapport sur l'industrie de la soie. In: Philippe Mairot, « Les usines-pensionnats au XIXe siècle dans le Dauphiné : culture et religion d'entreprise », In : *Cultures du travail, Éditions de la Maison des sciences de l'homme*, Ministère de la Culture Collection : Ethnologie de la France, Paris, 1989, p. 233-249.

Pour surveiller cette jeunesse, les patrons font appel à des religieuses, qui auront pour mission de les éduquer, de leur apprendre ce qu'il faut savoir après une journée de douze heures de travail.

Ce dispositif apparaît avantageux pour les parents de ces jeunes femmes. En plus d'apporter un salaire d'appoint, il maintient la cohésion du foyer en empêchant les filles de céder à l'appel de la ville et de se perdre dans les faubourgs urbains.

Au contraire, elles acquièrent sur place (ou confirment) le sens du travail, de l'économie, de la religion, et même un métier. **Envoyer une jeune femme à l'usine est dès lors perçue comme un investissement pour les familles**, une occasion de donner à leur enfant une plus-value très appréciée sur le marché matrimonial. Finalement, « *les usines-pensionnats proposent l'industrialisation sans l'exode rural, la production industrielle sans les miasmes urbains, le progrès technique sans la déculturation, le profit économique sans les progrès concomitants du matérialisme, la séparation d'avec la famille sans l'absence de toute famille.* »<sup>52</sup>

Comme les populations victimes de la colonisation en Afrique et en Asie, les jeunes filles sont vues comme un matériau vierge, ne produisant que désordre et perversité sans l'intervention du patriarcat et de ses valeurs occidentales. Auguste Bourne en décrivant l'usine pensionnat de Durand Frère au Péage de Vizille, donne une vision saisissante du processus d'acculturation des ouvrières que nous venons d'exposer :

« La morale et la religion sont l'objet d'une pratique continuelle et d'une exacte surveillance. C'est aujourd'hui la conséquence obligatoire de toute agglomération, et surtout d'une agglomération de jeunes filles. [Les établissements] Durand ont appelé à leur aide des religieuses de l'ordre de la Sainte-Famille. "Confiez-nous vos enfants", dit le directeur aux parents ; "nous allons les soustraire à votre protection, c'est vrai ; mais dans les religieuses elles retrouveront de secondes mères ; c'est la religion qui les a formées et qui leur commande de les aimer, comme vous les aimez vous-mêmes ; elles les surveilleront et s'occuperont de leurs besoins. Une famille qui est obligée de se séparer de ses enfants qu'elle affectionne et à l'honneur desquels elle tient, n'est-elle pas heureuse de savoir qu'elle les place en des mains sûres ? »

Cette organisation a produit déjà d'excellents résultats moraux. Comment en serait-il autrement ? La jeune fille dont l'adolescence a été protégée par la religion et le contact des religieuses, habituée à la soumission, l'économie, l'ordre, la propreté, emporte à sa sortie ces qualités précieuses dans la campagne ; mère de famille, elle les enseigne à ses enfants.

Les résultats matériels pour le chef de maison sont incontestables ; il retrouve sous peu une matière première plus soigneusement économisée ; l'élément religieux qui domine l'atelier réagit efficacement sur les opérations de l'ouvrière, et il se trouve dédommagé en partie des sacrifices qu'il s'est imposés. »<sup>53</sup>

L'usine-pensionnat gagne sans cesse du terrain à la fin du XIXe siècle, notamment grâce aux avancées technologiques qui favorisent une production rationalisée dans des bâtiments dédiés. Depuis la création des premières usines jusque 1885, le nombre des métiers à tisser présent en atelier reste inférieur à celui des métiers à domicile. Des familles de tous les villages du canton de Vizille travaillent pour les différentes compagnies lyonnaises installées en ville. Un camion de l'usine leur apporte les étoffes à tisser et remporte celles qui sont achevées. **À partir des années 1890**, la proportion se renverse puis diminue avec une extraordinaire rapidité au tournant

<sup>52</sup> Cultures du travail, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Ministère de la Culture Collection : Ethnologie de la France, Paris, 1989, p. 233-249.

<sup>53</sup> Auguste Bourne, *Vizille et ses environs. Description pittoresque*, Guillot, Grenoble, 1860, p.198.

du XXe siècle. Les patrons cherchent à rationaliser la production en sortant des articles courants à très grand débit. Or, les métiers installés à domicile sont lents et impropres au grand rendement, d'autant plus qu'en usine la mécanisation a fait son œuvre, augmentant les cadences de façon exponentielle et faisant travailler une ouvrière sur deux à quatre machines en même temps. Enfin, la nécessité de porter et de reprendre la marchandise au domicile de chacun ralentit considérablement l'élaboration des produits. Une aubaine pour le modèle de l'usine pensionnat qui peut agrandir les rangs de ses ouvrières d'année en année dans le dernier quart du XIXe siècle.

L'Alliance Textile n'échappe à cette organisation avec une différence majeure cependant. Influencée par la confession protestante des directeurs généraux de l'entreprise, l'usine ne fait pas appel à l'aide d'une congrégation religieuse pour discipliner ses employées. Les patrons calquent tout de même chez eux les valeurs et les techniques « d'éducation » des employées des autres établissements de la région, le vernis catholique en moins.

En témoigne l'allure de l'usine au début du XIXe siècle où le dispositif spatial est adapté à la formule. Les bâtiments pour le tissage et la préparation de la soie côtoient un long édifice dans lequel on retrouve un dortoir au-dessus d'un atelier. Un réfectoire est présent sur le site pour les employées et l'usine est close par un solide mur d'enceinte surmonté de grilles. L'ensemble est fait pour durer à l'abri des assauts du monde, comme un îlot industriel en marge de la ville, une utopie capitaliste close sur elle-même. Dans ce lieu, la matière, les énergies et les âmes sont canalisées ; le temps file comme la soie sur les bobines : maîtrisé, uniforme, sans accident, sans histoire.

### L'organisation de l'usine : une société dans la société

Comment dès lors s'organise la vie dans cette « ile » ou chacune à sa place ? Pour le comprendre, entrons dans les détails du travail qui y est réalisé. Car au-delà de la vision homogène que nous pouvons avoir d'une filature, c'est en réalité une multitude de tâches et de métiers qui se côtoie et s'ordonne autour d'autant de personnes aux statuts et aux sociologies diverses.

La matière première animant l'usine est le cocon du ver à soie. Ce dernier n'a connu qu'une étape de transformation avant d'arriver à la fabrique : **l'étouffage**. Réalisée en amont, en Italie ou dans le Massif central, cette opération consiste à étuver les chrysalides afin de tuer la chenille qui s'y cache. À la suite de l'étouffage, le cocon devient ferme et relativement solide.

Une fois mené à l'usine, il va être « **dévidé** ». Le dévidage consiste à plonger les petits ballots de soie dans une bassine d'eau chauffée par un courant de vapeur. Les ouvrières s'alignent devant les cuves et « battent » les cocons au moyen d'une escoubelle, un outil qui leur permet de récupérer l'extrémité des fils de soie qui se délite de la balle originelle.



Figure 14. Le dévidage de la soie à l'usine Tresca (Vizille), lithographie, fin XIXe, MD 1647

Les baves de plusieurs cocons sont réunies et filées sur un dévidoir qui se situe au-dessus des bassins. Le résultat de cette opération est la création d'un fil appelé « grège ».

Cette matière encore très fragile, ne peut pas être tissée. Pour la renforcer et la rendre apte à être transformée et montée en bobine, on lui donne une **première torsion** (« filage » et « tordage ») que l'on applique d'abord sur un fil puis sur plusieurs assemblés. Le résultat est « l'organsin ». Il est monté en une bobine qui est rapidement déroulée pour que la grège soit débarrassée de ses imperfections en passant dans une machine garnie de drap ou de cuir : c'est le « **purgeage** ». Le fil est ensuite remonté en bobine lors du « refileage » ou « **moulinage** » à proprement parler. Plusieurs bobines sont encore une fois déroulées pour se rencontrer dans un guide lors du « **doublage** », puis passe une nouvelle fois dans les mains des tordeuses. Le résultat est appelé soie moulinée. Souple et solide, elle est enfin prête à être tissée.

Métiers/Taches	Femmes	Hommes	Total
<b>Moulinage</b>			
Dévidage	47	1	48
Bobinage	27	1	28
Moulinage (refilage)	45	1	46
Purgeage	9		9
Doublage	15		15
Tordage	10		10
Détrancanage	15		15
<b>Tissage</b>			
Ourdissage	22	1	23
Cannetage	32		32
Tissage	192		192
<b>Travaux annexes</b>			
Gareurs		6	6
Contremaitres	7		7
Autres	1	15	16
<b>Total</b>	<b>422</b>	<b>25</b>	<b>447</b>
<b>Soit en pourcentage</b>	<b>94,40 %</b>	<b>6,60 %</b>	<b>100 %</b>

Une ouvrière s'occupe d'abord de « **l'ourdissage** », une étape préparatoire consistant à monter la flotte (l'écheveau de soie) sur un tambour appelé l'ourdissoir. Cela permet d'organiser les fils de chaîne sur le métier à tisser. À l'aide d'une « **canetière** », les fils sont enroulés sur de petites bobines, qui prendront place à l'intérieur de navettes pour constituer la trame du tissu. Une fois ces opérations réalisées, le tissage peut commencer. À l'Alliance il fut toujours mécanique, néanmoins c'est l'étape qui occupe le plus d'ouvrières. Concentrées d'abord sur un seul puis sur deux à quatre machines à la fois, elles s'assurent du bon fonctionnement des machines et de la cohérence de la toile produite.

Tableau 1. Répartitions des ouvriers et ouvrières de l'usine Alliance Textile de Vizille, d'après AHPV, Bulletins de Paie du 15 Decembre 1908.

La clef de voute du système repose sur les contremaitresses qui conduisent au bon déroulement de toutes les étapes que nous venons de décrire et chaperonnent les ouvrières lors de leurs temps « libres » à la cantine ou dans les dortoirs. En effet, en l'absence de religieuse, ce sont elles qui veillent à la bonne tenue et à la docilité du personnel de l'usine. Elles sont les yeux et les oreilles des patrons et distribuent les punitions (principalement des retenues de salaires) aux éléments qu'elles jugent responsables des défauts de la production.

On ne sait que très peu de chose sur ces contremaitresses, cependant dans sa thèse sur le textile en Bas-Dauphiné, Jérôme Rojon montre que les individus promus à ces postes sont souvent originaires de la contrée, susceptible de gagner facilement la confiance des autochtones, connaissant les coutumes locales, les qualités et les défauts des futures ouvrières et leur moralité. Afin d'appuyer la légitimité de statut hiérarchique, il semble important que les

contremaitresses aient fait leurs preuves dans l'entreprise en ayant été des employées effectives lors de leur service en tant que tisseuses.

Autour des travaux de production que nous venons de décrire, gravitent d'autres métiers auxiliaires. Les **detrancanneuses** par exemple s'occupent de réajuster et de gommer les imperfections des fils après le dévidage. Les **gareurs** réparent et entretiennent les machines.



Figure 15. Atelier de tissage de l'usine Tresca (Vizille), lithographie réalisée à l'occasion de la visite du Président Sadi Carnot en juillet 1888, MD 2007.10.40.

On observe enfin la présence d'employés dont la dénomination dans les livres de compte n'est décrite que sous le terme de « divers »<sup>54</sup>. Nous pouvons supposer que ce terme réunit des professions très différentes, mais indispensables à la vie de l'usine telles que des cuisinières, des manouvriers dédiés aux chargements et déchargement des marchandises ou des concierges.

Au début du XXe siècle, l'Alliance textile compte plus de **400 ouvrières** et ouvriers de tous types. Les effectifs sont saisissants, 94 % des employées sont des femmes. Les hommes sont présents de façon très anecdotique dans la fabrication des tissus et lors des tâches qui précèdent le tissage. Sans doute observons-nous ici le travail d'adolescents, fils d'ouvrières installées.

La majorité du personnel masculin est en réalité occupé aux transports des marchandises et à l'entretien des machines. Notons que le métier de gareur étant primordiale à la stabilité de la production, est un emploi valorisé offrant une carrière et de véritables débouchés. Orfèvre de la mécanique de précision des machines, les gareurs occupent des postes polyvalents et irremplaçables puisqu'ils ajustent et réparent dans les meilleurs délais les machines afin que la production ne soit pas interrompue. Bien que cela ne soit pas le cas à l'Alliance, on retrouve dans les sources plusieurs gareurs gravissant les échelons pour devenir finalement directeurs de fabriques<sup>55</sup>, privilège que les ouvrières de la soie n'ont évidemment pas.

### À chaque jour suffit sa peine

Les jeunes ouvrières qui rentrent à l'entreprise sont principalement recrutées à Vizille et dans son canton. Certaines cependant viennent d'autre vallée des Alpes voire d'Italie. Les filles d'employées déjà installées sont favorisées, mais toutes suivent le même apprentissage. Technique bien sûr, mais surtout disciplinaire. On les forme à la rigueur des horaires à l'ordre et la hiérarchie de l'usine où les journées de travail sont longues et la rigueur militaire. On commence à 5 h et demi du matin<sup>56</sup>. Toutes les ouvrières doivent être à leur poste cinq minutes après le retentissement de la cloche qui annonce le début du labeur. Une première pause a lieu de 8 h à 8 h 45 pour le petit-déjeuner à la cantine de l'usine. Un second repas est distribué à 13 h 30. De 14 h 15 à 18 h 45, le travail est ininterrompu pour la majorité des ouvrières. Seules celles âgées de moins de 16 (puis 18) ans ont le droit de quitter la fabrique une heure en avance.

<sup>54</sup> AHPV, Bulletins de Paie du 15 Decembre 1908.

<sup>55</sup> Jérôme Rojon, *l'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914)*, Thèse de Doctorat Sciences sociales en Histoire, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de CHASSAGNE SERGE, 2007.

<sup>56</sup> ADI E 677/119, document de la société mutuelle de la fabrique Ogier-Duplan, 2 mai 1893.

Le cœur des travailleuses se synchronise avec le battement des machines, un matin après l'autre, après quelques heures de sommeil glanées au dortoir. Envahies par les saletés inhérentes au milieu industriel dans lequel elles sont installées, les chambrées comptent trop peu de lits pour toutes les femmes. Sous l'œil des contremaitresses, la majorité se partage une couche à deux. La promiscuité favorise les épidémies (typhoïde, tuberculose) et le dévergondage, sévèrement réprimé par les surveillantes.

Ainsi, l'usine vit hors du monde ; les règles qui la régissent sont drastiques et désavantageuses pour les ouvrières. Les portes à peine ouvertes se referment un quart d'heure après le début du travail. Les retardataires sont sanctionnés d'une amende de 0.10Fr par tranche de 10 minutes de retard et une absence sans permission est punie d'une amende équivalente à un quart du salaire total que l'ouvrière aurait pu gagner<sup>57</sup>. Les demandes pour obtenir une sortie sont accordées au bon vouloir des responsables et si une employée tente de quitter son poste sans autorisation elle s'expose à six jours de retenue de salaire. Les entrées de personnes extérieures à la fabrique sont elles aussi strictement filtrées et doivent avoir été validées par le directeur.

Après une journée éreintante, l'ouvrière doit encore nettoyer sa machine et s'exposer un peu plus longtemps aux poussières de soie qui irritent les bronches. Si elle délaisse cette dernière tâche, une amende de 0.50Fr lui sera attribuée. Pour fonctionner plus efficacement le système de punition cherche à inciter les employées à dénoncer leurs collègues.

Seul le dimanche rompt les cadences et offre aux femmes quelques moments de vie en dehors du complexe industriel. Les ouvrières qui ont pu retourner dans leurs familles ramènent quelques denrées permettant d'agrémenter un quotidien frugal tandis-ce que les autres, immigrées de vallées alpines lointaines se languissent de la prochaine fois qu'elles pourront revenir auprès des leurs.

**Durant les 12 h d'activité de l'usine**, les corps et les âmes sont mis à rude épreuve. Le travail, répétitif et monotone s'effectue en posture debout, rompant le dos, demandant un piétinement constant et une position soutenue. Les dévideuses passent leur temps dans l'atmosphère étouffante des cuves d'eau chaude tandis-ce que les tisseuses épuisent leurs yeux à surveiller le battement rapide et régulier d'une seule puis de deux à trois machines au début du XXe siècle. Leurs mains se blessent au contact des fils de soie qu'il faut aller chercher et réparer lorsqu'il s'emmêle dans la trame. Parfois, les navettes s'emballent et s'échappent des métiers à tisser. Éjectées à grande vitesse, elles finissent trop souvent dans le visage des ouvrières qui ne portent aucune protection. Les stigmates laissés par le travail sont nombreux et rappellent la dureté du processus de production de cette matière pourtant si délicate. Enfin, les ateliers sont soumis au « bisclanque », ce bruit agressif et constant émanant de la cacophonie infernale des centaines de machines qui battent la cadence.

Pour contrebalancer les risques du métier, une société de secours mutuel existe à l'Alliance Textile dès 1874<sup>58</sup>. Fondée sur un don de Mr Jandin, Duval et Langjhar, elle est alimentée par les cotisations des employés (1fr par mois) et les amendes disciplinaires. En plus de promettre la mise en place de consultations gratuites chez un médecin, la société permet de toucher une indemnité de 0,50fr par jour après le 4<sup>e</sup> jour de maladie et divers compensations financières entraînées par des accidents du travail grave, des frais d'obsèques ou de maternité. Obligatoire pour tous les membres de la fabrique, la mise en place d'une telle structure permet au patron de fixer les salariés en les rendant captifs du système de soin de l'entreprise.

---

<sup>57</sup> Le travail étant à la pièce, il est probable que l'amende s'élève à un quart de son meilleur salaire reçu par le passé.

<sup>58</sup> ADI - 4E677/117 1874. Formation d'une société de secours mutuel ouvrier et ouvrières fabrique Jandin-Duval à Vizille.



Figure 16. La sortie d'usine des ouvrières de L'Alliance textile (années 1920). Carte postale, A Grimaldi, Soirie Duplan (Alliance Textile), MD I.176C

À la fin du XIXe siècle et au début du XXe, tous ces sacrifices sont consentis pour **2 à 3fr** par jours selon les tâches réalisées et le type d'employées. **Bien que modeste, ces paies sont loin d'être les plus piteuses de leur époque**, même comparée à d'autres soieries du sud-est de la France<sup>59</sup>. Cependant, les salaires versés dans ce type de tissage restent inférieurs à ceux pratiqués dans l'industrie lainière ou cotonnière. De plus, les industriels, qu'ils soient façonniers ou fabricants de soieries, mettent en place à la fin du XIXe siècle et surtout dans les années 1900, la conduite de trois métiers mécaniques par deux ouvrières, puis de deux métiers par une ouvrière ce qui autorise des baisses dans la rémunération des façons tout en compensant les fortes pressions salariales qui s'exercent à partir des années 1890. Relativement à la production, **les salaires ont donc tendance à stagner, voire décroître au tournant du siècle dernier**. Notons également que les ouvrières ne sont pas nourries gratuitement et versent 1fr par jour à l'entreprise pour leurs repas. De plus, les sommes qu'elles sont censées percevoir sont régulièrement amputés par des amendes distribuées par les contremaitresses pour malfaçon ou des comportements qu'elles jugent déplacés ou séditieux. Dans cet univers brut et injuste, la pression monte...

<sup>59</sup> 1,70 fr par jour en 1885 à Voiron, 1 à 1,25fr à l'Argentière dans le Rhône.

## « Les Révoltées de la soie »

Au début du XXe siècle, le modèle patriarcal et oppressif de l'usine pensionnat, couplé à l'augmentation des cadences, la stagnation des paies et les accidents répétés face à des machines toujours plus rapides, entraîne un mouvement de gronde généralisé dans l'industrie de la soie française. Le rêve capitaliste des patrons, forgé sur l'acculturation des campagnes s'effrite alors que les premières grèves éclatent...

### Les raisins de la colère

De 80 coups par minutes en 1880, les métiers à tisser passent à 120 dans les années 1890. Suivant deux machines à la fois, il devient impossible pour les ouvrières de quitter des yeux la danse incessante des navettes. Très vigilant quant à l'évolution des tendances et des nouvelles technologies venant de l'étranger, Mr Duplan ne cesse de faire évoluer ses usines et sa production. La mousseline et ses procédés de fabrication entraînent des diminutions de salaire et formalise des tensions autour d'un enjeu fondamental. Cependant, le syndicalisme n'a pas encore touché les ouvrières de l'Alliance qui dix ans durant acceptent la dégradation de leur condition.

En novembre 1902, les employées s'organisent sous l'impulsion de Lucie Baud, veuve de 31 ans, entrée en apprentissage dans les soieries Durand Frère avant de continuer sa carrière chez Duplan et cie (Alliance Textile). En s'appuyant sur le soutien de la Bourse du Travail<sup>60</sup> de Grenoble, elle crée le « Syndicat des Ouvriers et Ouvrières de la Soie du Canton de Vizille », le premier de la ville. Dès sa fondation, ce dernier compte 180 membres dont la part d'engagement est probablement davantage liée à l'indignation et la souffrance du quotidien qu'à une réelle posture politique.

Voyant le spectre de l'héritage des canuts prendre corps à nouveau, les patrons s'inquiètent et raffermissent leur mainmise sur leur établissement en tentant de faire péricliter la jeune association d'ouvrières. Un document lacunaire conservé aux Archives Départementales de l'Isère laisse entrevoir la situation tendue de l'usine : « *Messieurs Duplan et Cie regrettent vivement de ne pouvoir accepter les nouvelles demandes présentées ce jour par les délégués de leurs ouvriers. En conséquence, ils sont dans la pénible nécessité de renoncer de travailler à Vizille.* »<sup>61</sup>

D'un côté, l'entreprise tente d'ostraciser les éléments les plus rebelles afin d'éviter un effet boule-de-neige, de l'autre elle intimide le reste des ouvrières en laissant courir le bruit d'une possible fermeture. Malgré tout, les travailleuses ne se désintéressent pas de leur lutte et leur porte-parole et leader, Lucie Baud se fait de plus en plus présente sur la scène syndicale du pays où elle assiste à l'effervescence des réunions des activistes de gauche. En 1904 elle participe au 6<sup>e</sup> Congrès National Ouvrier de l'Industrie Textile, à Reims : distinction particulière pour une femme ouvrière, marginale dans l'espace public. Elle n'aura pas de tribune pour une prise de parole auprès des « camarades » de lutte, mais en ressortira enrichie prenant conscience de l'intensité et des résultats inégaux des grèves qui essaient le pays.

En effet, toute la France et particulièrement l'industrie textile est secouée par une vague de conflits sociaux. En Isère, les tisseuses, encouragées par la conjoncture politique (poussée de la

---

<sup>60</sup> Les bourses du travail fournissaient aux organisations ouvrières des cadres et lieux de réunion. Elles visaient à organiser une nouvelle armature des moyens de production.

<sup>61</sup> ADI 4E677/119. Avis usine Duplan du 29 novembre 1902.

gauche radicale aux élections de 1898) et confiante dans les institutions s'agitent. Les protestations et défilés, d'abord dirigée contre la rigueur des internats deviennent endémique à partir de 1900 et agrège des enjeux économiques à mesure que la rationalisation du travail et la technicité des machines pèsent sur les rythmes de production et les salaires. Entre 1900 et 1905, on dénombre ainsi une quinzaine de conflits dans la région de Voiron<sup>62</sup>.

Alors en retrait des mouvements qui bousculent le pays, Vizille, fort de jeune syndicat, entre dans la lutte. Fin 1902 une grève se déclenche dans les usines Tresca suite aux diminutions de salaire, mais surtout contre des cadres masculins favorisant systématiquement les ouvrières les plus jolies.

Entre 1904 et 1905, les conditions se dégradent dans l'usine Duplan. L'ancien directeur de site partant à la retraite confie à son successeur, Mr Devigne, la mission d'introduire de nouvelle mutation dans les ateliers. Ces dernières prennent la forme de bloc-navettes ramené des États-Unis permettant aux machines de battre 290 à 300 coups par minutes. Grâce à ce procédé, les cadres espèrent réduire le personnel de l'usine de 60 % en assignant une ouvrière sur trois machines à la fois. De façon subreptice, de nombreuses ouvrières sont ainsi mises au chômage technique par l'arrêt des travaux préparatoires (dévidage, bobinage, ourdissage). Les évictions touchent ensuite certaines tisseuses. En mars 1905, la pression est intenable pour le reste des travailleuses qui craignent toutes de connaître le même sort. Certaines syndicalistes quittent l'usine dès le 6 pour s'organiser à partir du 9 mars 1905 et lancer un ultimatum au Directeur Général Mr Duplan. Elles font valoir leur revendication à Mr Devigne qui leur réponds de continuer le travail encore cinq jours jusqu'à l'arrivée de son supérieur et qu'à ce moment-là, les choses pourraient s'arranger.

L'Alliance Textile, de Vizille est l'usine d'un groupe puissant installé à Lyon. Façonniers à leur manière, les directeurs de site produisent uniquement pour le compte de leur maison, qui les approvisionne en matière première et à qui revient l'étoffe tissée. Toute l'activité commerciale de l'entreprise a son siège à Lyon. Les ateliers ne sont dès lors que les exécutants d'un cerveau lointain et nébuleux. Cette situation polarise fortement la masse des travailleuses d'un côté et celle des décisionnaires de l'autre. Le responsable de l'usine de Vizille n'apparaissant qu'en tant qu'interface entre ces deux mondes.

Contrairement à des industries où les travailleurs rencontrent régulièrement les hauts cadres et se sentent inclus dans un tout cohérent, les soieries de Vizille sont fracturées par une dichotomie profonde. Pour le Directeur Général lyonnais concentré sur les intérêts économiques de son affaire, les soyeuses ne sont qu'une donnée chiffrée sur un document.

Ainsi, le dédain auquel font face les ouvrières les exaspère et accélère le déclenchement de la grève le 10 mars 1905 : « Ce qui avait été décidé fut exécuté, nous cessâmes toutes le travail. Nous n'avions pas voulu faire confiance à notre patron, qui nous demandait d'attendre cinq jours, comme s'il fallait cinq jours [à Mr Duplan en déplacement] pour revenir de Cannes ! De plus, si nous avions patienté cinq jours, les pièces qui restaient sur les métiers auraient été finies et le tour était joué. »<sup>63</sup>

---

<sup>62</sup> Gautier Andrée. Les ouvrières de la soie dans le Bas-Dauphiné sous la Troisième République. In: *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n° 2-4/1996. Mémoires d'industries, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier.

<sup>63</sup> Lucie Baud, Les Tisseuses de soie dans la région de Vizille, *Le Mouvement socialiste*, 10, 1908, p. 419.

## La grève : une ode à l'émancipation

« Nous réclamons tous 3 centimes sur tous les articles payés le même prix. Ceci est pour vos articles courants ; pour vos articles nouveaux ou pour tous articles où l'ouvrier ne fera pas sa journée. Nous réclamons que vous lui assuriez la journée de 2Fr50. Nous réclamons la disparition des remises en fer. Nous réclamons la reconnaissance du syndicat. Voilà Monsieur, les réclamations de toutes les ouvrières. Si vous n'y faites pas droit, personne ne reprendra le travail. Nous vous donnons jusqu'à une heure de l'après-midi pour réfléchir. »<sup>64</sup>

Telles sont les revendications des ouvrières du 10 mars 1905. Formulée par 14 syndicalistes dont Lucie Baud, les réclamations s'axent autour de trois points fondamentaux : **La stabilité des salaires, la sécurité des machines** (avec la disparition des remises, ces navettes dangereuses pour le visage des tisseuses) **et la reconnaissance de la légitimité de leur association.**

Loin d'accepter, Mr Devigne tente d'imposer aux ouvrières de nouveau prix pour les façons. Ces derniers divisés par deux ou trois révoltent d'autant plus les femmes qui « *acceptent la guerre à outrance*<sup>65</sup> » que leur lance le patronat.

**Un mois durant, l'affaire peine à avancer.** Les ouvrières se frottent à un mur qui ne cesse de leur répondre que sans des prix cassés l'usine devra fermer, étouffé par les tarifs préférentiels de la concurrence. Le patronat campe également sur sa position quant au syndicat et reste hostile à toute instance représentative des employés dans ses établissements. L'autorité selon Mr Duplan émane des classes dirigeantes et ne peut s'encombrer de la reconnaissance légitime d'un contre-pouvoir.

Pendant ce temps, les ouvrières s'organisent et créent une soupe populaire pour nourrir les grévistes. « À midi, on donnait à chacun 300 grammes de viande, 300 grammes de pain et une portion de légumes [...] à six heures du soir, soupe avec pommes de terre et légumes. [...] Les petits commerçants nous étaient hostiles au début, mais peu à peu ils se mirent de notre côté et les dons en nature ou en espèces vinrent alimenter chaque jour nos marmites. Nous étions 200 grévistes femmes. »<sup>66</sup>

Mêlant la solidarité matérielle à la dimension fraternelle du banquet, les repas partagés étaient autant un moyen de tenir la grève que d'affermir les liens de complicité et d'alliance entre les ouvrières en rébellion et la population de Vizille. Lucie Baud raconte d'ailleurs dans ses mémoires la présence de paysans venant goûter à la soupe les jours de marché.

La grève inspire les ouvrières des usines de tissage du centre bourg. Trop timorées cependant, elles n'osent pas joindre la lutte, mais soutiennent le mouvement par une cotisation individuelle de 0Fr50 par semaine afin d'alimenter les marmites de leurs collègues ayant cessé le travail. Rapidement, les actes de solidarité sont réprimés par le patronat qui interdit les collectes dans les ateliers.

Le soir, les grévistes se rassemblent lors d'assemblée et de réunion dans les locaux de la mairie. Presque tous les jours, elles parcourent les rues du centre, hissant le drapeau rouge en tête du cortège et entonnant les chants de la révolution prolétarienne. Pour nombre de jeunes femmes, ces événements marquent une émancipation. Visibles, elles sortent enfin de leur cloître, celui de l'usine qui si longtemps avait tenté de les enfermer, de les soumettre et de les contraindre au capitalisme galopant. La révolte s'étend bien au-delà des revendications de salaires ou du statut du syndicat. Elle est le cri de liberté d'une masse restée silencieuse qui compte bien jouir de

<sup>64</sup> ADI 4E677/119, Grèves1905, réclamations des ouvrières à Mr Duplan, 10 mars 1905

<sup>65</sup> Lucie Baud, Les Tisseuses de soie dans la région de Vizille, *Le Mouvement socialiste*, 10, 1908, p. 420

<sup>66</sup> *Ibid*

l'euphorie ambiante, de la remise en question des règles et de l'ordre établi, celui-là même qui les avait rendues esclaves d'un système monolithique qui semblait jusqu'ici tout-puissant.

En parallèle, le silence du patronat s'impose comme une réponse sourde, muette face aux provocations. Le dédain des cadres face aux événements apparaît comme une réelle stratégie. Il montre aux ouvrières le refus d'accéder à leur demande tout en décrédibilisant leur combat. Plus encore, il permet de gagner du temps, en espérant que la gronde s'essouffle d'elle-même en privant les travailleuses de leurs revenus. Cependant, beaucoup retournent travailler aux champs ou se tournent vers d'autres usines pour assurer leur subsistance durant les longues semaines de grèves.



Figure 17. Les grévistes de la soie à Renage (38) en 1911. Bien qu'un peu plus tardive que celle de Vizille, le cliché est évocateur de l'effervescence des grèves textiles au début du XXe siècle et sort de l'ordinaire en montrant le cortège féminin utilisant la rue comme tribune. Carte postale, Charvat, Grimaldi, 1912.

En avril 1905, le silence auquel font face les grévistes devient insupportable. Le 6, les ouvrières se rassemblent devant les bâtiments de l'usine et entament un charivari. Une manifestation bruyante et chaotique, énième plainte contre « l'Industrie » et ce qu'elle représente. Munie de casseroles, de sifflets et autres instruments, les grévistes lancent des invectives aux patrons et entonnent un boucan quasi perpétuel jusque 10 h du soir. **Durant l'évènement, une vitre cassée met le feu aux poudres.** Deux brigades de gendarmerie sont dépêchées sur place et une échauffourée a lieu entre des jeunes gens et les forces de l'ordre qui prennent le commissaire de police à parti. Rapidement les gardiens de la paix reprennent le contrôle de la situation et arrêtent plusieurs jeunes filles. Seule deux d'entre elles sont condamnées à huit jours de prison. L'affaire fait grand bruit. L'incident est relayé par le directeur de l'usine au Préfet de l'Isère dans une lettre du 8 avril 1905. Le patronat, choqué par l'attitude de la foule en colère se garde de rappeler les motifs des grévistes, préférant s'épancher dans un discours traumatique parcouru du champ lexical de la peur et de la violence et réduisant les ouvrières à une masse sauvage et véhémement : « *J'ai l'honneur de vous confirmer ma lettre en date du 4 mars dernier. Depuis deux*

*jours, sous prétexte de manifestations pacifiques, ont lieu dans Vizille des scènes de graves désordres qui menacent de tourner au tragique. Des agitateurs de toutes origines ont surexcité au plus haut point les grévistes de notre usine avec lesquelles se sont solidarisés les pires éléments de la population de Vizille. Le but évident de ces excès est de terroriser les quelques ouvriers et ouvrières qui travaillent encore dans l'usine. Le renouvellement des scènes qui ont eu lieu hier et avant-hier nous fait craindre de nouveaux conflits, graves, sanglants même. Il nous paraît incompatible avec le bon ordre d'autoriser des cortèges composés de gens ivres pour la plupart qui viennent la nuit briser nos vitres et nos clôtures et proférer à l'adresse de notre personnel des menaces de mort. Les manifestants d'hier soir s'étaient munis d'une poutre arrachée à nos clôtures et apportée d'une distance de plus d'un kilomètre dans l'intention évidente de s'en servir comme d'un bélier pour enfoncer la porte principale de l'usine. Ce projet grâce à la présence du commissaire de police n'a pu être mis à exécution, mais un tel esprit nous fait craindre pour l'avenir de nouvelles violences ».*<sup>67</sup>

Pour débloquer la situation, le maire de Vizille, Mr Barret tente une médiation entre les parties et rencontre le 7 avril Mr Duplan, qui refuse tout accommodement et cherche à gagner du temps en prétextant réfléchir à une revalorisation des salaires tarifs. Le 11, une nouvelle rencontre a lieu, cette fois avec les représentantes du syndicat ouvrier. Enfin, les deux classes sociales antagonistes s'opposent : celle de la « *petite femme* » face au « *capitaliste ventripotent* »<sup>68</sup>. *Le Petit Dauphinois* du 12 avril 1905 se fait l'écho de ces pourparlers qui s'enveniment rapidement. Lucie Baud et Léopold Duplan s'échangent des mots, chacun étant ferme sur ses positions et son attitude. « *Ce n'est pas à moi que vous faites peur* » lance le patron à la syndicaliste qui lui rétorque « *vous ne me faites pas peur non plus, j'ai devant moi un capitaliste qui fait danser des millions qu'il n'a pas gagnés* »<sup>69</sup>. Les deux protagonistes sont séparés par Mr le maire avant que la surexcitation ambiante ne finisse par déclencher une bagarre.

## **Bras de fer institutionnel et chantage économique**

La tentative de communication est une impasse et la grève continue de plus belle. La colère de Mr Duplan durant la rencontre du 11 avril est évidemment liée à l'attitude désinvolte de Mme Baud, qui à ses yeux n'a aucun pouvoir et aucune légitimité. Il est certain qu'une femme, ouvrière de surcroît, s'adressant à lui de cette manière fut perçue comme inacceptable pour un homme occupant un poste de direction à cette époque.

Par ailleurs, il est possible que le patron de la compagnie fût choqué de la neutralité du représentant de l'Etat prenant part à l'affaire. Durant toute la première moitié du XIXe siècle, les élites politiques avaient été conciliantes avec le patronat. Or avec la IIIe République, les dirigeants d'entreprise perdent une partie de leur autorité, remise en question par de nouveaux contre-pouvoirs (presse, élus locaux).

La lettre de Mr Duplan fait au maire de Vizille le 19 avril 1905 transpire la rancœur. **Le directeur se retourne ainsi contre le pouvoir local** en refusant d'estimer la ville irresponsable de la destruction d'une fenêtre de l'usine par les ouvrières en grève. Si la loi tend à sanctionner la commune dans le cas de telles dégradations, notons qu'un fait aussi mineur aurait pu être traité à l'amiable. D'autant plus lorsque l'on compare l'incident aux autres problématiques opposant la ville et l'usine dans les décennies suivantes,

<sup>67</sup> ADI 166M9. Grèves de 1905 et 1906.

<sup>68</sup> Michelle Perrot, *Mélancolie ouvrière*, Grasset, Paris, 2012, p.113.

<sup>69</sup> *Petit Dauphinois* du mercredi 12 avril 1905.

La fin de la missive est acerbe et fait état d'un **véritable chantage économique** : « Pour l'avenir, nous sommes décidés à vendre notre part de propriété de l'usine de Vizille et transporter ailleurs un travail qui nous est rendu impossibles dans votre commune [...] La commune reste responsable de tous les dégâts qui peuvent être faits à nos propriétés ou nos biens »<sup>70</sup>.

Pour le maire, difficile de savoir si Mr Duplan use d'une tentative de bluff ou si ce dernier est fermement résolu à quitter Vizille. Sa correspondance avec le préfet de l'Isère du 17 mai 1905 est très intéressante à cet égard. D'une part, le maire s'avoue inquiet des propos du patron qui lui fait savoir son intention de licencier le personnel resté en activité afin de fermer l'usine à la fin du mois de juin. De l'autre il note bien avoir remarqué des réparations sur les bâtiments indiquant « *une intention de réouverture plus ou moins éloignée* »<sup>71</sup>.

Deux mois après le début du conflit, nombreuses sont les ouvrières à être retournées travailler dans d'autres tissages de soie, à Voiron, Moiran ou Montluel. **La majorité reste cependant sur le pied de guerre** et continue de bénéficier de secours populaires fournis par des syndicats de toute la région et des quêtes réalisées dans les usines de la ville.

Inquiet de perdre une industrie prospère sur son territoire, le maire contact à nouveau Mr Duplan afin de le convaincre de ne pas déménager ces locaux. Il termine sa lettre par un appel au calme : « *Je veux espérer que votre décision de licenciement du personnel n'est qu'une mesure d'attente et que l'apaisement étant devenu complet vous ouvrirez à une ère de prospérité de votre usine régénérée.* »<sup>72</sup>

### **Gloire et désillusion : la fin d'un combat**

Après trois mois de grève, les négociations sombrent dans l'impasse. « Les pourparlers recommencèrent, le patron nous fit appeler de nouveau à la mairie et nous soumit de nouveaux tarifs : nous les refusâmes. Il espérait que, la misère nous ayant brisées, nous pourrions plus facilement capituler. Mais, cette fois encore, nous résistâmes. M. Duplan se tourna alors vers le préfet, qui désigna un arbitre : c'était un patron, qui ne valait pas mieux que le nôtre, et cette tentative échoua encore. Alors, en désespoir de cause, le patron envoya la femme de son chauffeur et celle de son comptable racoler les ouvrières à domicile : dix-neuf se laissèrent séduire. Ces quelques renégates décidèrent du sort de la grève, qui finit rapidement. »<sup>73</sup>

Ayant enfin réussi à rompre la solidarité et l'enthousiasme des grévistes, Léopold Duplan décide de fermer l'usine pour un mois, le temps de « faire le ménage » et de laisser les ouvrières dissidentes quitter la ville ou trouver du travail ailleurs.

Lucie Baud tente de maintenir l'unité des troupes et demande une réembauche globale chez Duplan. Mais il est trop tard. En juillet, l'usine rappelle des ouvrières au compte-goutte excluant la plupart des membres des syndicats. Ces ouvrières qui portent en elle les germes de la révolte populaire sont discriminées sur le bassin vizillois. Condamnées à l'exil, beaucoup partent pour les soieries du Nord-Isère. Lucie, chef de file de ce premier mouvement d'ampleur, quitte la ville le 1er septembre 1905 pour rejoindre Voiron après une faste cérémonie d'adieu à ces anciennes camarades de lutte.

---

<sup>70</sup> ADI 4E677/119 Lettre de Mr Duplan au maire de Vizille, 19 avril 1905.

<sup>71</sup> ADI 4E677/119 Lettre du maire de Vizille au Préfet de l'Isère, 19 mai 1905.

<sup>72</sup> Lettre du maire de Vizille à Mr Duplan, 19 mai 1905.

<sup>73</sup> Lucie Baud, Les Tisseuses de soie dans la région de Vizille, *Le Mouvement socialiste*, 10, 1908, p. 420.

Reste de ces évènements la saveur douce-amère d'une lutte de plus de cent jours durant lesquels s'est forgée la conscience ouvrière de Vizille. Cent jours qui deviendront un titre de gloire évoquant la ténacité des grévistes sur des tracts distribués en juin 1905, alors que le conflit s'étirole.

Il est aujourd'hui difficile de s'imaginer ce que furent ces semaines de combat aux yeux des femmes qui se rebellèrent contre l'Usine, cette institution qui jusque-là avait tenté de les aliéner, faisant passer les plus indépendantes d'entre elles pour des « *filles perdues* »<sup>74</sup>. Quelles joies ont éprouvées ces ouvrières qui pouvaient enfin affirmer leur individualité, toutes unies face au poids du patronat ? Quelles craintes également, face au danger de se faire licencier et de perdre des revenus qui offraient la subsistance à des foyers modestes ? Si l'histoire de Lucie Baud eut la chance de parvenir jusqu'à nous, tant d'autres ont sombré dans l'oubli, happées par la fureur implacable du temps... Quelques archives, quelques noms suffisent cependant à rappeler cet épisode court, mais non moins intense de notre histoire locale.

Loin d'être isolées, les grèves de la soie qui touche la région durant le premier quart du XXe siècle ont largement contribué à faire péricliter le modèle de l'usine-pensionnat. Si certaines subsistent après la 1<sup>er</sup> Guerre Mondiale, la discipline n'y est plus la même. L'Alliance Textile s'ouvre sur l'extérieur de même que ses dortoirs : plus propres, plus aérés. L'exode rural qui entraîne l'urbanisation des bourgs périurbains favorise également l'émergence des cités ouvrières et rend progressivement obsolète la tenue d'un véritable internat au sein de fabriques. De plus, dans le second quart du XXe siècle, les établissements de tissages qui souhaitent continuer de se développer et fidéliser leurs employées vont chercher plus de souplesse entre l'usine et les territoires ruraux. En profitant de l'arrivée de la voiture, l'Alliance Textile va ouvrir un service de transport par véhicules automobiles pour faciliter les déplacements des ouvrières. Pour les jeunes femmes, il ne fait aucun doute que ce dispositif apparut novateur, voire comme une véritable activité ludique. Dans les années 1910-1920, le voyage en automobile est un luxe dédié à de rares privilégiés et fortement connoté comme un loisir. Il porte en lui la fougue d'une invention qui rend le territoire accessible sur des routes qui sentent le Progrès.

En somme, ces conflits sociaux auront donc de nombreuses répercussions, certaines évidentes, d'autres plus diffuses. Dans tous les cas ils auront marqué le début du XXe siècle et défini un nouveau rapport de force entre les salariés et le patronat tout en mettant en valeur l'ouvrière, figure qui jusqu'ici avait été conceptualisée comme un moyen de dévoyer le syndicalisme masculin. Les grèves de Vizille laisseront également un héritage important pour la commune en favorisant en 1919<sup>75</sup> la mise en place de semaines plus légères divisées en journées de 8 heures et préparant un terrain fertile aux deux grands autres conflits sociaux de l'usine en 1936 et 1956.

---

<sup>74</sup> Gautier Andrée. Les ouvrières de la soie dans le Bas-Dauphiné sous la Troisième République. In: Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie, n° 2-4/1996. Mémoires d'industries, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier, p.101.

<sup>75</sup> À l'usine Duplan, les retombées des grèves se ressentent dès aout 1905. Le prix des façons qui devait être divisé par deux reste finalement stable.

## L'Alliance Textile au XXe siècle

Au début du XXe siècle, l'usine de tissage, imposante par sa masse est reconnaissable à ses multiples fenêtres. Semblable aux autres fabriques des Alpes, elle est à l'image des nombreux bâtiments qui essaient les vallées savoyardes et les reliefs fatigués du bas-Dauphiné.

Malgré les grèves et les menaces de fermeture, les bruits assourdissants des métiers ne s'y est pas tu.

Jusqu'en 1950, l'usine s'agrandit, revêtant l'uniformité de l'usine moderne : de vastes bâtiments sans étages, à toit en dents de scie, partiellement vitré. On peut voir dans la pérennité des hangars le symbole d'une activité soutenue, mais aussi modérée, suffisante pour animer la fabrique du temps de la prospérité, mais insuffisante pour déborder de tous côtés.

Malgré tout, elle forge sa place dans le paysage vizillois ; un creuset qu'elle va travailler durant de longues années.

### Fixer les routes : L'avenue de l'Alliance Textile

À la fin du XIXe siècle, l'usine textile n'est pas reliée à la Route Nationale. En réalité, ses communications sont limitées. Au sud, elle est connectée au centre bourg par une voie privée débouchant sur la rue Eugène Béthoux, alors bien plus longue que l'actuelle<sup>76</sup>. À l'est, un chemin de servitude aboutit sur la route de l'Étroit en enjambant le canal du Gua peu avant la fonderie Saint-Joseph.

Après la 1<sup>er</sup> Guerre Mondiale, Vizille entame une politique de rectification du tracé de ses rues afin de rendre le paysage urbain plus cohérent et plus uniforme. Jusqu'alors, de nombreuses routes et chemins se terminaient en cul-de-sac ou butaient contre un canal sans rejoindre de pont.

La soierie aux portes de la ville et située le long d'un axe majeur est ainsi identifiée comme un des pôles de réflexion de l'organisation de la nouvelle voirie. D'autant plus, que depuis le début du siècle l'enjeu que représente sa voie privée n'a pas été tranché.

En effet, **entre 1908 et 1909 de longs pourparlers s'ouvrent entre Mr Peyron, Maire de Vizille et Léopold Duplan**. Le maire, convaincu de l'utilité pour Vizille de développer l'usine à ses portes, demande à l'ancien directeur d'intercéder auprès de la maison mère afin de réaliser des investissements pour l'agrandissement du site<sup>77</sup>. En contrepartie, Mr Peyron propose un élargissement de la rue Béthoux et un raccordement de cette dernière à la rue Carnot pour faciliter le transit autour du complexe industriel<sup>78</sup>. Lors des négociations, il est aussi question de rendre le chemin privé de l'usine, ouvert à la circulation. Un accord semble être trouvé lorsque le 1<sup>er</sup> décembre 1909 le maire indique devant le conseil municipal sa ferme décision d'exécuter les travaux. Cependant deux ans plus tard les aménagements promis par la mairie sont toujours au point mort.

---

<sup>76</sup> En effet, à l'époque cette rue courrait jusqu'au niveau du bureau de poste de la rue Elsa Triolet. Elle se divisait ensuite en deux routes privées : un chemin de servitude (aujourd'hui rue Louis Avril), et une voie appartenant à la soierie (deuxième partie de la rue Elsa Triolet de la RN 85 au carrefour de la rue Pierre et Marie Curie).

<sup>77</sup> Depuis 1906, Léopold Duplan est resté influent au sein de l'Alliance Textile. Il occupe le poste de Président du Conseil d'Administration.

<sup>78</sup> ADI 4E677/259 Lettre de Maître Lardant au Maire de Vizille le 10 avril 1929. Rappel des pourparlers de 1908-1911.



Figure 18. Vue aérienne de Vizille. L'usine de l'Alliance Textile est visible le long de la Route Impériale, A.Michel, 1907-1910, MD F72.182.

Le 11 mai 1911, Mr Duplan qui a fait l'acquisition de nouveau terrain relance l'affaire en signant un acte notarié, gage de sa promesse de céder à la commune le droit de passage de la voie privée de l'Alliance Textile : *« Duplan Jean Léopold, chevalier de la Légion d'Honneur, président du conseil d'administration de l'Alliance Textile et propriétaire à Vizille du lieu-dit "Parc des Princes", déclare m'engager [...] à donner gratuitement à la ville de Vizille le droit de passage charretier sur l'Avenue Nouvelle qui sépare mes terrains de ceux de l'Alliance Textile ainsi que sur le pont qui y fait suite contre engagement de la part de la commune, de procéder au prolongement de la Rue Carnot jusqu'à la rue Eugène Béthoux élargie de 8 m au moins, suivant un des projets actuellement à l'étude. »*

Des plans des alentours de l'usine du début du XXe siècle laissent penser qu'à l'époque **Léopold Duplan prévoyait de créer un véritable quartier autour du site de production**. L'Alliance Textile, installée sur un terrain appartenant à la société côtoie des terres achetées par le Président du Conseil d'Administration. Les représentations anciennes de cette propriété de 3<sup>ha</sup> font apparaître un quadrillage de chemin nommé dans une pure tradition républicaine : rue de l'égalité, rue de la fraternité, rue de la liberté, rue de la paix et rue de l'Alliance. Ces dénominations hautement symboliques révèlent une volonté de saper les prérogatives de la municipalité en établissant un plan d'aménagement urbain en parallèle des Institutions Publiques. Des clauses apparaissant sur l'acte notarié du 11 mai 1911 renforcent notre hypothèse. Le document montre que Mr Duplan souhaite connecter ses terrains à la Route Nationale et demande la mise en place d'une fontaine sur ces derniers : *« [...] il est formellement convenu que la commune s'engage à construire une passerelle sur le ruisseau du Gûa pour mettre en commun la Rue de la Paix avec la voie qu'elle tracera dans son prolongement sur les terrains de la commune. Enfin la commune établira une fontaine au point de la jonction de la Nouvelle Avenue avec la Rue Eugène Béthoux. »<sup>79</sup>*

En 1919, une série de villas ouvrières sont bâties en bordure du complexe. Ces habitations toujours visibles de nos jours le long de la rue Elsa Triolet, marquent la première phase de l'installation de ce nouveau quartier.

Les années passent alors que Léopold Duplan et son associé Mr Duringe créent la société des Tissages de Vizille en phagocytant les usines Tresca du centre-ville. La 1<sup>er</sup> Guerre Mondiale et

<sup>79</sup> ADI 4E677/259 Avenue de l'Alliance Textile (1927-1937), Acte notarié signé par Mr Duplan à Paris le 17 mai 1911.

son lot de troubles frappent la France et Mr Duplan se désintéresse peu à peu de l'Alliance Textile. Un lotissement ouvrier est toutefois construit de l'autre côté du canal des Martinets, à l'ouest de l'usine. Conçu comme une cité jardin, l'ensemble est encore intègre aujourd'hui. Il est représenté par les maisons contenues dans la rue Louis Avril. **Du reste, le grand projet de quartier ouvrier le long du canal du Gua n'est finalement jamais terminé.** La photographie aérienne prise par l'Institut de Géographie National dans les années 1930 montre d'ailleurs que les voies tracées par Mr Duplan sur ses anciens terrains ne sont déjà plus que des reliques amputées, loin d'adopter le tracé que l'on leur avait originellement prévu.



Figure 19. L'alliance textile et la nouvelle avenue. On remarque la présence de la barrière bloquant l'accès de la nouvelle avenue. MD 1417, 1920-1930.

Dans le même temps, la ville s'affaire à bitumer ses routes et effectue enfin la connexion de la rue Carnot à la rue Béthoux. Cette dernière est agrandie en vue de sa jonction avec la « Nouvelle Avenue », soit la voie appartenant à l'Alliance. De leur côté, les promesses de Duplan n'aboutissent pas et ce n'est que le 4 mars 1929 que César Ferrafiat, maire de Vizille, relance le nouveau directeur de l'Alliance Textile, Henri Noyer, au sujet du droit de passage sur l'avenue de l'Alliance.

Quelques échanges épistolaires et une rencontre en face à face suffisent aux deux hommes pour réaffirmer les termes du contrat. Le 20 mars une lettre de Mr Noyer au Maire récapitule la teneur des discussions :

« Nous sommes donc disposés à retirer la barre qui interdit au public l'accès de notre propriété, mais sous les réserves et dans les conditions suivantes :

- Accès ouvert au public à titre de tolérance. La propriété reste intègre.
- Pas de poids lourds et vitesse basse (20 km).
- La ville s'engage à goudronner l'avenue.

Durée de l'autorisation de 3 ans puis continuité tacite. La ville ayant le temps de trouver une nouvelle solution pour la circulation ou expropriation pour utilité publique. Si l'Alliance vient à reprendre sa route, elle paierait la moitié de l'empierrement à Vizille. »<sup>80</sup>

Malgré la relative entente qui semble exister entre la mairie et le directeur à cette époque, César Ferrafiat, maire de Vizille, se méfie des fausses promesses et contacte un avocat à Grenoble afin de déterminer si un recours en justice serait valable au cas où l'avenue ne serait toujours pas cédée à la municipalité. Le juriste se montre timoré et arrive à la conclusion qu'il serait préférable de réaliser un accord amiable plutôt que d'amorcer un procès couteux pour

<sup>80</sup> ADI 4E677/259 lettre du 20 mars de Noyer au Maire.

forcer l'entreprise à respecter les engagements pris en 1911. Finalement, le 10 mai Mr Noyer signe l'autorisation du droit de passage sur « l'Avenue Nouvelle », le document reçoit rapidement l'aval du conseil municipal puis la validation du Préfet, le 25 juin 1929.

Le 1<sup>er</sup> juin 1937, Le Maire de Vizille contacte de nouveau Noyer. Il propose l'achat d'un champ appartenant à l'Alliance Textile pour créer une rue entre l'Avenue de l'Alliance et un local de Gymnastique. Les arguments avancés (facilitation de la circulation des ouvriers entre l'usine et leur habitation et plus-value du terrain grâce à une nouvelle route) convainquent le directeur qui accepte volontiers l'offre. Le manque de plans d'époque rend difficile l'identification de cette voie dans le Vizille contemporain. L'hypothèse la plus probable serait que cette route soit l'actuelle rue Eugène Pottier, ancien chemin de servitude connectant la cité jardin à l'usine.

### **Le progrès technologique, moteur de l'évolution physique de l'usine**

Le début du XXe siècle marque un tournant dans l'industrie de la soie. Nous l'avons vu lors de l'épisode des grèves de 1905, le progrès technologique ne cesse de redéfinir le travail des ouvrières, de plus en plus soumises à d'infatigables machines aux cadences infernales. Ces métiers mécaniques de plus d'une tonne, mûs par de puissants moteurs, aliènent progressivement le savoir-faire des travailleuses. Du métier à bras où l'ouvrière était maître de son instrument et contrôlait toutes les étapes de la production de son étoffe, cette dernière devient un simple outil au service de la machine. Elle surveille ses écarts, l'arrête lorsqu'elle s'emballe, remonte les fils sur la trame, puis relance l'incessant ballet de l'engin jusqu'à sa prochaine bavure.



Figure 20. Métier à tisser automatique à cadre de bois modèle Diederichs, 1907, Musée Confluence D2014.2.1

Ces progrès technologiques tendent à concentrer la fabrication en usine. Si le nombre de métiers à domicile était encore élevé à Vizille dans les années 1890 (700 contre 823 en usine), ces derniers disparaissent très rapidement dans les décennies suivantes pour n'être plus que 4 dans à la fin de la Première Guerre Mondiale<sup>81</sup>. Dans le même temps, le nombre d'employés de ces centres de production décroît durant la période, passant de 1000 en 1895 à moins de 800 dans les années 1910-1915<sup>82</sup>.

<sup>81</sup> André Allix, « Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale » In: Revue de Géographie Alpine, Année 1917 5-2, fig 19, p.294.

<sup>82</sup> Ibid, fig 18, p.289.

En 1917 le géographe André Allix fait état de la situation d'une manière très précise :

« Aussi, dans ces dernières années, les usines de Vizille ont-elles été profondément remaniées. Les sociétés directrices, toujours lyonnaises, se sont renouvelées ; l'ancien matériel a été remplacé presque complètement par des métiers nouveaux, beaucoup moins vastes, à cadre métallique, capable de battre 200 coups à la minute et de débiter en grande largeur des pièces de 800 à 1000 mètres à raison de 20 mètres par jour, tandis que l'ancien métier, battant 80 coups, ne débitait que des pièces de 50 mètres sur 80 centimètres de large au maximum à la vitesse de 7 ou 8 mètres par jour.

L'outillage d'aujourd'hui, visant à une production entièrement différente, est non seulement plus rapide, mais plus souple ; on peut, suivant les demandes, mettre en chômage un nombre variable de métiers ; inversement, on peut aujourd'hui confier deux métiers à une seule ouvrière, ou trois métiers à deux ouvrières. Depuis la transformation, le nombre des métiers, pour l'ensemble des manufactures vizilloises, est resté de 1027, dont plus des 3/4 sont des métiers rapides. Il reste quelques dizaines de vieilles machines permettant d'utiliser encore la routine et le bon vouloir des plus anciens ouvriers, et, dans les campagnes, quatre métiers à domicile que l'on conserve jusqu'à extinction. <sup>83</sup>»

Grâce à cette transformation de l'outillage et de la fabrication, l'industrie textile vizilloise et à fortiori L'Alliance Textile, s'adaptent aux conditions faites par l'état de guerre de 1914 à 1918. Si le travail est d'abord considérablement ralenti, passant de 1132 ouvrières en usine en 1913 à 896 en 1915, il est par la suite réanimé par les travaux de défense nationale. Les industries se lancent massivement dans la production de gargousse (tissus utilisés pour conserver la poudre des charges d'artillerie), de toile d'aéroplane et de doublure en taffetas pour les vêtements de soldats. De plus, les manufactures s'ajustent pour supporter le travail de la laine, momentanément chassé du Nord de la France. En effet, dès 1915 des industriels de Roubaix et Tourcoing, disposant de stocks de laine et connaissant le marché d'achat, mais dépossédés de leurs usines, cherchent à faire travailler pour eux les métiers de soieries installés en Dauphine et notamment à Vizille. L'adaptation du matériel de tissage à cette nouvelle fabrication est aisée, tout du moins en ce qui concerne la production des tissus légers et de fantaisie. 300 métiers sont ainsi mis au lainage dans le bassin de la Romanche durant le conflit et cette production finit rapidement par tenir plus de place que la soie dès 1917. Après la guerre, l'Alliance Textile semble continuer à travailler la laine si l'on en croit les livres de ventes des années 1920<sup>84</sup>.

La dépense de ce renouvellement continu de l'outillage est couverte par l'économie de main-d'œuvre. Plus efficaces, plus perfectionnées et plus nombreuses, les machines ne cessent de s'abroger de la surveillance des Hommes. La même ouvrière gérant deux métiers à la fin XIXe siècle suffisait à en mener quatre dès 1914 et le double en 1940. Une adaptation semblable au progrès général marque l'évolution de la force motrice abreuvant les usines avides d'énergie. Les premiers métiers mécaniques mis en marche par la vapeur sont rapidement mus par des moteurs à gaz. À partir du second tiers du XXe siècle, l'électricité apparaît enfin comme la solution énergétique idéale.

Si les usines existaient avant la production de la houille blanche, leurs besoins limités en force motrice ne pouvaient servir de prétexte à les transporter auprès des chutes. L'électricité à ses débuts ne provoqua ni l'adjonction, d'une centrale au tissage, ni la migration des tissages auprès

---

<sup>83</sup> Ibid, p.295-296.

<sup>84</sup> AHPV, répertoire des ventes et achats années 1919-1920.

des centrales. Seulement, lorsque le transport de l'électricité fut devenu un fait courant, les tissages s'abonnèrent au secteur de distribution. Si l'électricité n'a donc pas bouleversé le tissage alpin de la soie ; elle put cependant permettre la création d'annexes qui bourgeonneront depuis les usines principales pendant les années de grande prospérité<sup>85</sup>.

En plus de la transformation des moyens de production, l'industrie connaît également une révolution de ses matières premières grâce à la soie artificielle. Synthétisée pour la première fois en 1884 puis brevetée en 1892, la « **rayonne** » (qui deviendra la viscose) connaît un vif engouement aussi bien de la part des industriels que des consommateurs. Bien moins chère que la soie naturelle, elle offre à quasiment toutes les bourses des étoffes soyeuses et confortables. À partir des années 1910, les usines Duplan ont recouru à une rayonne spécifique mise au point par les ingénieurs des fabriques américaines de la maison mère. Cette soie artificielle brillante était filée à partir de cellulose et de gélatine extraite d'algues. Il semble que Léopold Duplan fut assez secret sur le processus de production de cette soie en gardant les métiers à tisser spécifiques à cette matière dans une section séparée de la fabrique d'Hazleton. Selon la notice sur Mr Duplan du Cooper Hewitt, Smithsonian Design Museum, le patron expliquait aux visiteurs curieux qu'il ne pouvait leur montrer cette section de l'atelier, car « *Des femmes musulmanes y travaillent sans voile, ainsi aucun homme n'est autorisé à entrer* ». <sup>86</sup>

Cette transformation du travail et des moyens de production au XXe siècle impacte la physionomie de l'usine prospérant sur le site de l'Alliance Textile. Le manque de plan ancien précis rend difficile l'identification des évolutions qu'ont connu l'usine et des différentes parties qui la compose. Cependant, quelques documents présentés par les Amis de l'Histoire du Pays Vizillois dans revue Mémoire n° 44 permettent d'appréhender les grandes lignes du développement du complexe.

En 1890, l'ensemble se compose d'un bâtiment principal (toujours présent de nos jours) en bordure nord-ouest du terrain. Il rassemble l'administration, les dortoirs des ouvrières et un premier atelier de tissage. Accolés à l'édifice, deux autres ateliers mitoyens s'étendent vers le sud. Le réfectoire, un bâtiment dédié au moulinage ainsi que le local de la roue hydraulique apparaissent comme trois satellites gravitant autour d'un bloc uni de 2000 m<sup>2</sup> en forme de L.

En octobre 1909 des terrains appartenant à Mr Couturier sont achetés par Léopold Duplan qui les revend à l'Alliance Textile durant la décennie suivante afin de former une matrice favorable au développement du complexe industriel. Cette dernière se définit entre le canal des Martinet, le canal du Gua, l'avenue de l'Alliance (Rue Elsa Triolet) et la rue Eugène Pottier. L'acquisition de nouveaux espaces permet à l'assemblée générale de l'entreprise du 27 octobre 1919 de décider de l'agrandissement des bâtiments de l'usine en construisant une extension de 4000 m<sup>2</sup>. Les nouveaux aménagements permettent d'augmenter les surfaces dédiées au moulinage, au dévidage et au doublage, mais surtout de faire passer le nombre de métiers à tisser de 171 à 530. La photographie aérienne de la campagne de l'IGN de 1937 montre une seconde progression du complexe vers le sud. Nous n'avons pas pu retrouver la date de création exacte de ces nouveaux bâtiments. Cependant, ces 4000 m<sup>2</sup> qui s'ajoutent aux 6000 existants donnent la forme finale de l'usine et marquent le paysage vizillois jusqu'en 2009.

---

<sup>85</sup> Veyret-Verner Germaine. L'industrie de la soie dans les Alpes du Nord. In: Revue de géographie alpine, tome 30, n° 1, 1942, p 147.

<sup>86</sup> Cooper Hewitt, Smithsonian Design Museum; Duplan Silk Coporation, d'après la Lehman Brother Exhibition de la Baker Library de l'Harvard Business school ; <https://collection.cooperhewitt.org/people/51677593/bio#ch>



Figure 22. Section nord de Vizille en 1890. D'après IGA, Plan de Vizille par les Pont et Chaussées, 1885 et AV (?), Croquis des ruisseaux et canaux sortant du parc de Vizille [...] traversant le bourg et se réunissant de le Gua, 1920-1930.



Figure 21. Section nord de Vizille en 1920. D'après AV (?), Croquis des ruisseaux et canaux sortant du parc de Vizille, traversant le bourg et se réunissant dans le Gua, 1920-1930.

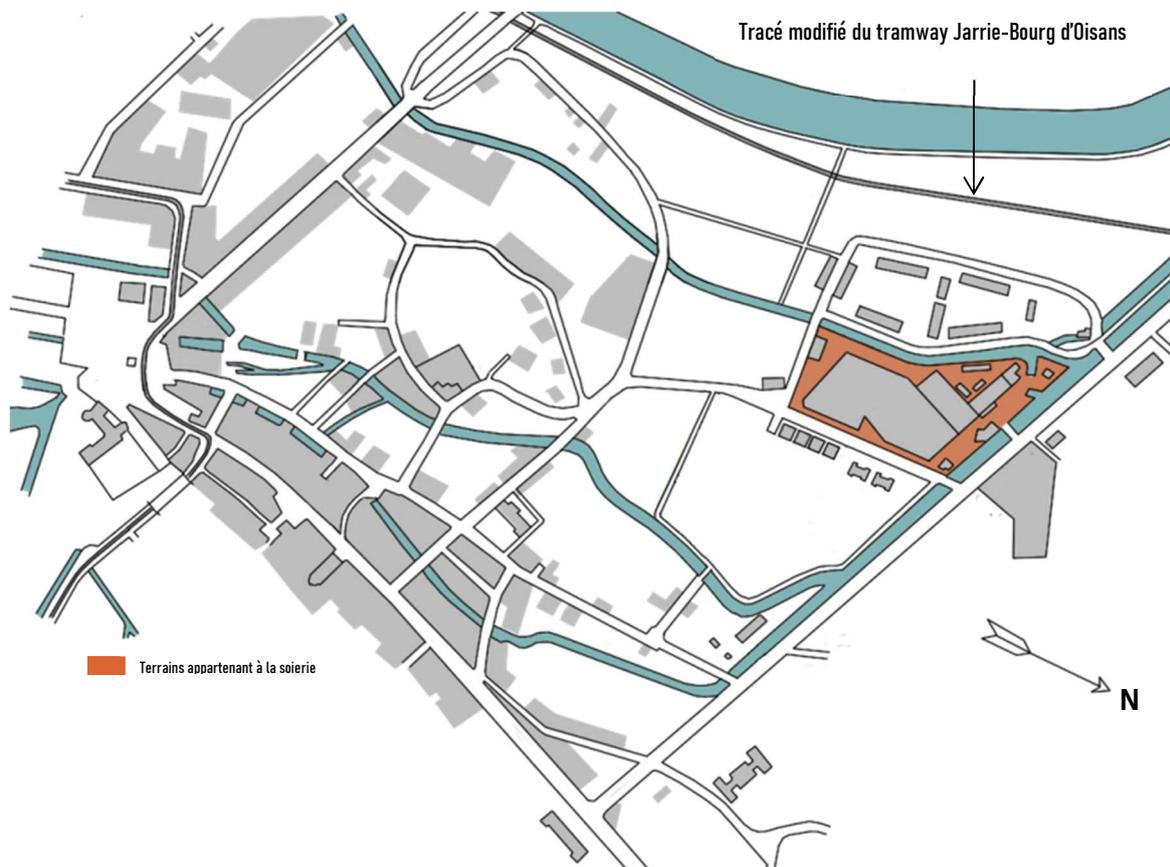


Figure 24. Section nord de Vizille en 1937. D'après IGN 01.01.1937 Photographie argentique, Cliché 404, Vizille, 1937.

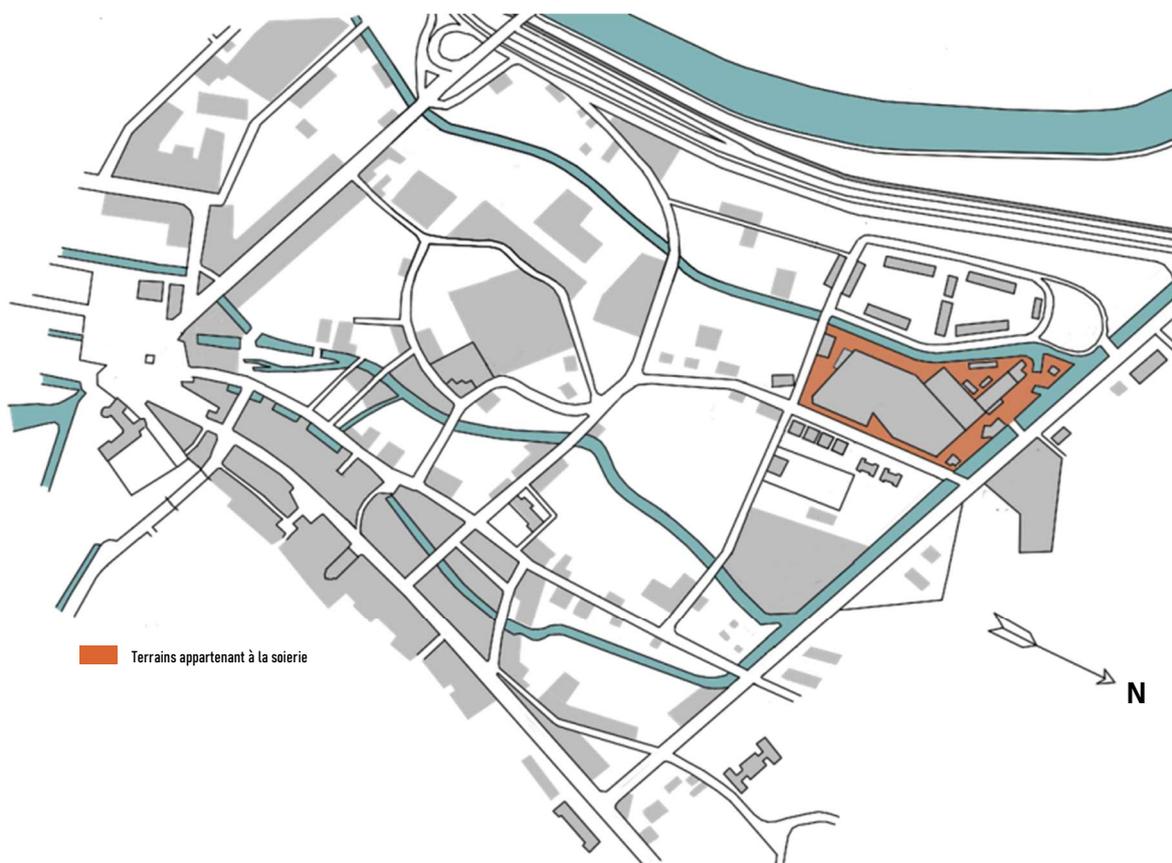


Figure 23. Section nord de Vizille en 1970. D'après IGN 01.06.1970 Photographie argentique, Cliché 2225, Vizille, 1970.

## Un faste terni par des crises successives

Les agrandissements de l'usine entre les années 1920 et 1940 témoignent de l'essor commercial de l'Alliance Textile et plus généralement de la Fabrique Lyonnaise. La mécanisation poussée autorisant de produire plus à moindre coût permet d'ouvrir de nouveaux marchés dans le prêt-à-porter tout en continuant de répondre aux demandes de la haute couture qui s'organise et prend de l'importance dès les années 1910.

En se modernisant, les soyeux sont en phase avec la prospérité des Années Folles et tirent parti de l'engouement des classes moyennes urbaines à la recherche de vêtements de mode à un prix bon marché. Cependant, la plupart des grosses maisons soyeuses lyonnaises restent sur des modes de fonctionnements assez élitistes, et ne profitent pas de façon optimale de la réduction des coûts permis par l'arrivée des fibres artificielles pour faire baisser leurs prix de vente et viser une clientèle plus large. Ainsi, la rayonne ne sert qu'à la marge, pour donner des aspects particuliers ou des qualités nouvelles à la soie naturelle.

Lorsque la crise de 1929 frappe les États-Unis, la soierie lyonnaise, qui exporte massivement pour les élites américaines ressent vivement le choc. Les carnets de commandes étant alors pleins, la Fabrique connaît encore une activité acceptable jusqu'en 1932, mais les dirigeants voient s'approcher une conjoncture néfaste qui les laisse sans solution de



Figure 25. Vue de l'Alliance textile décennie 1920-1930, MD 1176

repli. En effet, la prospérité des années 1920 a entraîné la

multiplication de nouvelles petites maisons qui proposent des tissus de soie de qualité moyenne à médiocre. Celles-ci inondent le marché qui, lorsque la crise frappe, se trouve pour plusieurs années saturées, forçant de nombreux acteurs à vendre à perte. Par ailleurs, leur volonté de ne pas investir dans des matières moins chères (coton, laine) les prive d'une alternative à une période où la soie ne trouve plus preneur. En Savoie et en Isère, la majorité des tissages se mettent en sommeil. **Néanmoins, les machines de l'Alliance Textile continuent de battre malgré le marasme économique et restent l'un des fers de lance de la production du bassin grenoblois.** Le recours à la rayonne et aux autres fibres naturelles explique sans doute la capacité de l'usine de La Praliat à rester compétitive dans ce contexte tendu.

Le choc n'en demeure pas moins est très violent pour l'industrie. Entre 1928 et 1934, la valeur de la production de soieries s'écrase de 76 %. Sur ces huit ans, cinquante maisons disparaissent, leur nombre passant de 119 à 69. Des sociétés importantes et séculaires s'effondrent, tels les

Guérin, Payen ou Ulysse Pila<sup>87</sup>. Durant la période, l'Alliance Textile continue néanmoins de proposer de nouvelles créations : Brocard damassé, satins, brocatelle<sup>88</sup>...

Pour survivre, beaucoup de sociétés abandonnent la soie naturelle et se tournent entièrement vers les fibres artificielles. Même si ces matériaux sont bien moins rémunérateurs, leurs prix bas permettent de trouver encore un marché. Ainsi, si la part de la soie dans les exportations lyonnaises baisse de 83 % en seulement cinq ans, entre 1929 et 1934, celle de la rayonne augmente de 91 %. Cette reconversion



**Figure 26. L'Alliance Textile dans les années 1930, au premier plan la cité jardin. Photographie argentique, années 1930, MD I.176**

brutale et définitive bouleverse profondément l'industrie. En 1937, la rayonne représente 90 % des matières premières utilisées par les entreprises textiles lyonnaises<sup>89</sup>. Pour survivre, de nombreuses entreprises se tournent vers le marché intérieur, notamment colonial, aussi réduit soit-il. Le point le plus bas est atteint en 1936, mais la timide reprise de 1937 et 1938 n'est qu'une courte stagnation avant le nouveau choc de la Seconde Guerre mondiale. À cette crise économique s'ajoute une crise sociale qui ralentit l'activité des usines. L'Alliance Textile n'échappe pas aux grands mouvements de 1936.

La bataille des ouvrières de l'Alliance à cette date apparaît comme un écho aux grèves de 1905 et instigue la fin d'un cycle ayant mené les femmes à s'associer pour la reconnaissance de leurs droits. En effet, le premier syndicat des ouvrières textile de Lucie Baud, rejoint l'union Syndicats Féminin Libres de l'Isère après sa fondation en 1906. Ces organisations restent cependant renfermées sur elles même ou presque, de peur de céder leur liberté d'action et leur autonomie à des instances patriarcales.

Le premier pas vers une collaboration effective avec des syndicats masculins se fait en 1919, année de fondation de la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens.

Ces syndicats féminins adhèrent à la CFTC, mais conservent leur liberté de parole en se battant constamment pour rappeler le principe de leur indépendance et en faisant respecter leur représentativité, notamment lors des congrès<sup>90</sup>. En 1936, ils obtiennent la création d'une commission du travail féminin chargée d'élaborer un cahier de revendications et un programme de réunions de sensibilisation sur la question des femmes ouvrières. **Cette légitimation au sein**

<sup>87</sup> Pierre Cayez et Serge Chassagne, Lyon et le Lyonnais, Paris, A. et J. Picard/Cénomane, coll. « Les patrons du Second Empire » (no 9), 2006, p.162.

<sup>88</sup> Un siècle de l'art lyonnais de la soierie : centenaire de Jacquard : 1834-1934 : [exposition], 15-30 juin 1934, à la Fondation Salomon de Rothschild ; Fondation Salomon de Rothschild ; Paris ; 1934 ; p.61.

<sup>89</sup> Ibid, p.191.

<sup>90</sup> Martine Ratto et Andrée Gautier, Les syndicats féminins libres de l'Isère 1906-1936 [In] Cléo ; Métiers, Corporations, Syndicalisme ; sous la direction de Michelle Zancarini-Fournel ; 1996.

**d'une instance syndicale nationale apparait enfin comme la concrétisant d'un long combat pour la reconnaissance d'une spécificité féminine dans le monde professionnel.**

La cadence des industries textiles de Vizille reprend à peine que la Seconde Guerre Mondiale vient frapper l'Europe, portant à nouveau un rude coup à l'industrie soyeuse. Bien que l'usine de l'Alliance Textile ne soit pas occupée par la Wehrmacht entre 1942 et 1944, l'entreprise, comme toutes les autres du secteur, connaît de graves soucis d'approvisionnement. Les 5 à 6 tonnes annuelles de productions de cocons français sont loin de pouvoir répondre aux besoins des usines et les importations de soie naturelle venue d'Asie sont stoppées<sup>91</sup>. Les teintures se font également rares et les exportations sont rendues quasi impossibles jusqu'en 1945. Ce contexte continue de fertiliser le terrain des alternatives synthétique, déjà bien implantées dans l'industrie depuis le 1<sup>er</sup> quart du XX<sup>e</sup> siècle. Cependant, la rayonne n'est pas une solution miracle. Son approvisionnement se trouve concurrencé dans l'économie dirigée de Vichy par d'autres industries nationales. Les contraintes de l'administration et la désorganisation de la filière finit d'enfoncer le secteur, empêchant une reprise notable de la production jusqu'en 1948.

Les difficultés de grande maison de soierie apparaissent comme de nouvelles opportunités pour **l'Alliance Textile qui augmente ses capacités de fabrication en vue d'une reprise de la production.** Ainsi, malgré un contexte délétère, l'usine récupère le matériel de moulinage des sociétés Fougierol et Pichard Chaléard. En 1946, douze métiers à changement de navettes automatiques sont également installés dans l'espoir de gagner en compétitivité lors du redressement de l'économie.

Bien qu'étonnante, cette stratégie est en réalité commune. Si l'investissement pendant des périodes troublées peut paraître hasardeux, il est un pari sur l'avenir et dénote d'une foi tenace dans la capacité de régénération de l'industrie. En agissant ainsi, les patrons s'assurent en fait d'être les premiers à pouvoir répondre aux nouveaux besoins des consommateurs en maintenant une place de leader sur le marché.

## **La débâcle et les derniers soubresauts d'une industrie condamnée**

Malheureusement pour l'Alliance, l'Après-Guerre ne relance pas l'économie de la soie. Durant la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la structure traditionnelle de la Fabrique lyonnaise va lentement se déliter et s'évanouir, malgré de nombreuses tentatives pour survivre. Les structures destinées à la revigorer ne parviennent pas à enrayer l'effondrement des ventes et des effectifs. La Fabrique disparaît en tant que force économique structurant la région lyonnaise et les quelques maisons survivantes sont positionnées sur les créneaux élitistes du grand luxe, de la haute couture et de la restauration de tissus anciens.

Pour s'en sortir, l'Alliance change le cap qu'elle avait tenu lors des crises précédentes et tente une politique plus économe en rationalisant la production. Les dirigeants qui avaient eu pour habitude d'agrandir leur parc de machine comprennent l'urgence de la situation et décident d'entamer une réduction des horaires pour les employés. La semaine de travail passe de 35 à 24 heures et la gronde des ouvriers est couverte un par un chantage à la fermeture. Pour éviter la grève, Mr Lançelon toujours en poste, tente également de décrédibiliser les syndicats lors des élections d'avril 1956 en les accusant de vouloir couler l'usine. Les stratagèmes du patronat révoltent les travailleurs très méfiants de leur dirigeant. Les 35 heures hebdomadaires sont

---

<sup>91</sup> 526 tonnes en 1939, 582 en 1940, 593 en 1941 contre 7287 au début du siècle. Statistiques annuelles du syndicat des marchands de soie de Lyon et statistiques du ministère de l'Agriculture (1872-1903), bulletin technique séricicole (1913-1941).

finalement rétablies, mais le nouveau directeur de l'usine, Yves Bussat<sup>92</sup>, impose l'utilisation de quatre métiers pour les articles classiques et le chronométrage du travail effectif dans la première moitié de l'année 1957. La rationalisation du travail toujours plus poussés ne laisse plus de temps mort aux employés. Les pauses ne sont plus décomptées sur les fiches de paies de même que le quart d'heure dédié au déjeuné.

L'héritage combatif des ouvrières de l'Alliance et la pugnacité des employés qui n'est plus à démontrer les déterminent à lancer une mobilisation à partir du 5 juillet 1957. La bataille s'organise avec l'appui de la municipalité qui fournit des repas aux grévistes, lointains échos de la soupe populaire de 1905. L'arrêt du travail gèle complètement la production et porte un sérieux coup au fonctionnement des ateliers.

Le 26 août 1957, après six semaines de grèves, des délégués de l'usine sont appelés à rencontrer la direction sous l'arbitrage d'un inspecteur du travail. Les échanges sont cordiaux, mais fermes. Les grévistes obtiennent finalement la paie des temps de « casse-croute » et une prime vacance à la hausse de 500 fr. Cependant l'augmentation générale du salaire ne trouve pas de réponse et les manifestations continuent, soutenues par diverses initiatives populaires, à l'instar du bal de solidarité organisé au profit des grévistes de l'Alliance Textile<sup>93</sup>.

Rapidement, le conflit est entériné par la direction qui licencie 140 salariés, soit un peu plus d'un quart du personnel total.



Figure 27. La friche Alliance dans (2010-2019), photographie numérique, Aktis Architecture.

En 1960, pour redresser la situation économique de l'entreprise, l'Alliance Textile investit à nouveau dans du matériel et renoue avec la ligne de conduite qu'elle avait suivie tout au long du XXe siècle. L'ouverture de l'usine à la sous-traitance et la réduction progressive du personnel jusque

290 salariés lui permet de retrouver

sa stabilité sur le court terme. Rapidement cependant, l'achat de machines s'avère insuffisant pour faire face à la concurrence et l'Alliance Textile se dissout, devenant **une filiale de la STE « Société Textile d'Exploitation »**, entreprise née de l'association de plusieurs fabricants lyonnais sur le déclin. En 1963, l'usine s'apparente dès lors à un local d'instruments composites (entreprises Nicolas SA, Brunswick, Pichat Chaléard) dont elle n'est plus la propriétaire. Deux ans après sa restructuration Maurice Nicolas, président de la STE se débarrasse d'Yves Bussat

<sup>92</sup> Fils d'Eugène Bussat, Président Directeur Général de l'Alliance Textile de 1948 à 1963.

<sup>93</sup> Les Allobroges, *Premier recule de la direction de l'Alliance Textile à Vizille*, mardi 27 août 1957.

qui avait pris le poste de directeur général au sein de la nouvelle société. Son départ marque le coup de grâce de l'Alliance Textile qui dépose le bilan en 1966.

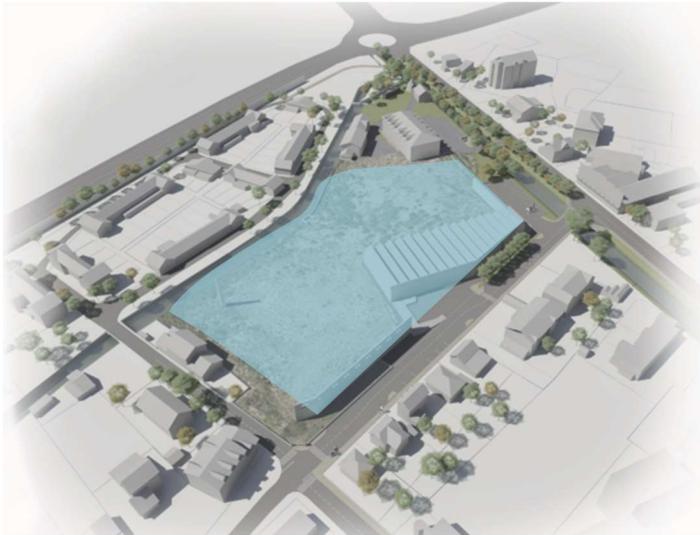


Figure 28. Friche alliance Textile, la zone bleue représente l'emprise du projet ; les bâtiments les plus anciens au nord-ouest du site ne sont pas impliqués.  
Aktis Architecture, 2017

Durant les décennies qui suivent, la dépouille de l'usine de Vizille continue d'alimenter le microcosme qui s'y attarde. Diminuant d'année en année les instruments de production des dernières maisons déliquescents représentées par la STE finissent par cesser leur activité.

En 2008 l'entreprise est mise en liquidation judiciaire. Une grande partie de l'ancien site de l'Alliance est déjà en ruine, le bisclanque des machines n'étant plus qu'un spectre lointain hantant les anciens ouvriers du site.

Finalement, la carcasse métallique de la géante endormie est démembrée à partir de 2009 afin de laisser place à des travaux de dépollution en vue de donner une nouvelle vie aux terres de la « Praliat ».

## Conclusion

Face au terrain vague laissé par les engins de chantier, il aujourd'hui difficile de dire qu'un jour cette friche fut l'une des plus grandes industries de Vizille. S'étant épanouie pendant près de 150 ans la géante aux toits en shed s'en est allée, laissant derrière elle un héritage fort pour la commune.

Si l'on peut regretter la destruction des derniers vestiges du site (la haute cheminée et une portion du mur d'enceinte), le projet ne touche pas les bâtiments les plus anciens au nord-ouest du complexe, conservant les témoins des premières heures du textile à l'entrée de Vizille et cantonnant ainsi dans son carcan originel le souvenir du passé usinier des lieux. De plus, il nous semble opportun de se rappeler que l'histoire sous bien des aspects est un cycle. Ainsi, la revitalisation du site n'est pas sans évoquer les premières logiques de son aménagement. La soierie s'est épanouie sur les cendres d'une installation postérieure issue d'une première industrie avortée. Suivant un développement quasi organique, elle a su prendre la niche de son prédécesseur pour croître et forger autour d'elle un nouvel environnement. Les rues et habitations en périphérie directe sont ainsi autant de vestiges de l'Alliance Textile, qui définissent et balisent le paysage contemporain de la ville. Victime d'un contexte globale ayant précipité la soie française dans l'oubli, elle s'est éteinte, laissant dans son sillage un espace qui appelle à être redéfini pour répondre aux logiques actuelles de nos aires urbaines en recherche de cohérence.

Au-delà de documenter l'histoire de l'Alliance Textile, nous espérons avoir éclairé un peu plus globalement l'histoire de Vizille. Les chroniques de la soierie de la Praliat s'insèrent dans un contexte riche rappelant que tout territoire est soumis à des événements naturels, économiques et sociaux qui le dépasse. Étudier cette fabrique est, en un sens, s'émanciper quelque temps de l'image monolithique du Château de Lesdiguières et reconnecter avec un passé beaucoup plus tangible. Celui des ouvriers et ouvrières qui ont contribué à l'émergence d'un pôle industriel aux portes de Grenoble de la fin du XIXe à la première moitié du XXe siècle.

C'est également se rendre compte des liens unissant des territoires. Proche, avec l'influence lyonnaise, mais aussi plus lointain. Nous pensons notamment à Hazleton aux États-Unis, refuge d'une des soieries de Léopold Duplan, établie dans un contexte similaire à celui de sa consœur iséroise.

Enfin, comment ignorer la filiation entre les logiques patronales du XIXe ayant mené les campagnes Alpines à adopter le modèle de l'usine pensionnat et la mondialisation de la fin du XXe siècle ayant simplement reproduit un schéma qui avait fait ses preuves dans nos contrées. Il semble clair que l'implantation d'usine textile en Asie (Chine, Vietnam...) emprunte un motif séculaire d'acculturation de population rurale pour en tirer un coût du travail minime. Le marché a changé, mais tout comme il y a un siècle, des femmes principalement, travaillent au rabais 10 à 14 h par jours dans des conditions dangereuses et dorment sur les lieux de production. Depuis les années 2010 les grèves se multiplient au Bangladesh... Ailleurs, le cycle se répète.



## Bibliographie et Archive

### Bibliographie :

#### *Ouvrages :*

Annuaire générale du commerce et de l'Industrie, Imprimerie Didot Frères, Paris, 1846.

Annuaire-almanach du commerce, de l'industrie, de la magistrature et de l'administration : ou almanach des 500 000 adresses de Paris, des départements et des pays étrangers, Firmin Didot et Bottin réunis Firmin-Didot, Paris, 1864.

Archives des Découvertes Et Des Inventions Nouvelles, Faites dans les Sciences, les Arts et les Manufactures, tant en France que dans les Pays étrangers, Volume 16, Treuttel et Würtz, Paris, 1824.

Barral Pierre, Les Périer dans l'Isère au XIXe siècle, Paris, PUF, 1964.

Blanc Brigitte, Chomel Vital, *Archives du château de Vizille et de la famille Perier*, Archives Départementale de l'Isère, Grenoble, 1985.

Bourne August, Vizille et ses environs. Description pittoresque, Guillot, Grenoble, 1860.

Bourset Madeleine, *Casimir Perier : un prince financier au temps du romantisme*, Publication de la Sorbonne, Paris, 1994.

Cayez Pierre et Chassagne Serge, *Lyon et le lyonnais*, Les patrons du Second Empire, Picard, Paris, 2006.

Choulet Eugène, La Famille Casimir-Périer, étude généalogique, biographique et historique, d'après des documents des archives de Grenoble, de Vizille et de l'Isère, J. Baratier, Grenoble, 1894.

Neufchâteau (de) François, *Dictionnaire d'agriculture pratique*, Aucher-Eloy, Paris, 1827.  
Perrot Michelle, *Mélancolie ouvrière*, Grasset, Paris, 2012.

Sirey J.-B, Recueil général des lois et des arrêts : en matière civile, criminelle, commerciale et de droit public, Cosse et Dumaine imprimeurs, Paris, 1870.

Stendhal, *Mémoires d'un Touriste*, volume II, Michel Lévy frères, Paris, 1854.

Vernus Pierre, Art, luxe et industrie. Bianchini Férier, un siècle de soieries lyonnaises 1888-1992, Presses universitaires de Grenoble, Grenoble, 2006.

Articles :

Allix André. Vizille et le bassin inférieur de la Romanche. Essai de monographie régionale. In: *Recueil des travaux de l'institut de géographie alpine*, tome 5, n° 2, 1917. pp.129-327. [url] [www.persee.fr/doc/rga\\_0249-6178\\_1917\\_num\\_5\\_2\\_4704](http://www.persee.fr/doc/rga_0249-6178_1917_num_5_2_4704)

Baud Lucie. Les Tisseuses de soie dans la région de Vizille, In : *Le Mouvement socialiste*, 10, 1908, p. 418-425. [url] [https://fr.wikisource.org/wiki/Les\\_Tisseuses\\_de\\_soie\\_dans\\_la\\_r%C3%A9gion\\_de\\_Vizille](https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Tisseuses_de_soie_dans_la_r%C3%A9gion_de_Vizille)

Blanchard Marcel. Note sur le premier projet de chemin de fer dauphinois (1828-1829). In: *Revue de géographie alpine*, tome 14, n° 1, 1926. pp.215-217. [url] [www.persee.fr/doc/rga\\_0035-1121\\_1926\\_num\\_14\\_1\\_4971](http://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1926_num_14_1_4971)

Chanut Jean-Marie, Heffer Jean, Mairesse Jacques, Postel-Vinay Gilles. Les disparités de salaires en France au XIXe siècle. In: *Histoire & Mesure*, 1995 volume 10, n° 3-4, pp. 381-409. [url] [www.persee.fr/doc/hism\\_0982-1783\\_1995\\_num\\_10\\_3\\_1562](http://www.persee.fr/doc/hism_0982-1783_1995_num_10_3_1562)

Clerget Pierre. Les industries de la soie dans la vallée du Rhône, In : *Les Études rhodaniennes*, vol. 5, n° 1, 1929. pp. 1-26. [url] [www.persee.fr/doc/geoca\\_1164-6268\\_1929\\_num\\_5\\_1\\_6694](http://www.persee.fr/doc/geoca_1164-6268_1929_num_5_1_6694)

Gautier Andrée. Les ouvrières de la soie dans le Bas-Dauphiné sous la Troisième République. In: *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n° 2, Mémoires d'industries, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier, 1996/4. pp. 89-105. [url] [www.persee.fr/doc/mar\\_0758-4431\\_1996\\_num\\_24\\_2\\_1599](http://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1996_num_24_2_1599)

Huss Valérie. La manufacture Brunet-Lecomte de Bourgoin-Jallieu (Isère). In: *Le Monde alpin et rhodanien. Revue régionale d'ethnologie*, n° 2-4/1996. Mémoires d'industries, sous la direction de Chantal Spillemaecker, Jean Guibal et Marie Grenier. pp. 65-78. [url] [https://www.persee.fr/doc/mar\\_0758-4431\\_1996\\_num\\_24\\_2\\_1597](https://www.persee.fr/doc/mar_0758-4431_1996_num_24_2_1597)

Mairot Philippe. Les usines-pensionnats au XIXe siècle dans le Dauphiné : culture et religion d'entreprise, In : *Cultures du travail*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Ministère de la Culture Collection : Ethnologie de la France, Paris, 1989, p. 233-249. [url] <https://books.openedition.org/editionsmsh/3757?lang=fr>

Moreau J. B. L'industrie de la soierie dans le département de l'Isère. In: *Revue de géographie alpine*, tome 15, n° 4, 1927. pp.615-625. [url] [www.persee.fr/doc/rga\\_0035-1121\\_1927\\_num\\_15\\_4\\_5055](http://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1927_num_15_4_5055)

Poublain Daniel. Questions d'édition, Les personnages : Les hauts et les bas d'un entrepreneur : Émile Langjahr, In : *Hypothèses*, 2015. [url] <https://puc.hypotheses.org/2172>

Ratto Martine et Gautier Andrée. Les syndicats féminins libres de l'Isère 1906-1936, In : *Clio. Histoire « femmes et sociétés*, 1996/3. [url] : <http://journals.openedition.org/clio/465>

Veyret-Verner Germaine. L'industrie de la soie dans les Alpes du Nord. In: *Revue de géographie alpine*, tome 30, n° 1, 1942. pp. 125-152. [url] [www.persee.fr/doc/rga\\_0035-1121\\_1942\\_num\\_30\\_1\\_5551](http://www.persee.fr/doc/rga_0035-1121_1942_num_30_1_5551)

*Presse :*

*Le Petit Dauphinois*, mercredi 12 avril 1905

*La Lanterne : journal politique quotidien*, Année 42, N° 14 841, « Foire de Lyon, l'industrie de la soie », 12 mars 1918

Les Allobroges quotidien, mardi 27 aout 1957

*Périodiques :*

Exposition au Louvre des produits de l'Industrie Française, Tablette, N° 48, 27 septembre 1823, tome II.

*Lucie Baud, la révolté de la Soie*, Mémoire, la revue des amis de l'Histoire du Pays Vizillois, N° 44, Mai 2013

*Ouvrières et ouvriers*, Cahiers Jaurès, 2013/4, N° 210, p. 163-180. [URL] <https://www.cairn.info/revue-cahiers-jaures-2013-4-page-163.htm>

*Révoltes Logiques*, Cahier de Recherche du Centre sur les Idéologie de la Révolte, n° 2, printemps-été 1975, Edition Solin. [URL] <http://horlieu-editions.com/introuvables/les-revoltes-logiques/les-revoltes-logiques-n-2.pdf>

*Travaux universitaires :*

Fournier Alexandre, P. A., *Les réseaux conservateurs à Lyon, à la fin du XIXe siècle [1880 - 1900]*, Mémoire de fin d'études I.E.P. de Lyon, sous la direction de Bruno Benoit, Septembre 2000.

Ours Françoise, *La manufacture des toiles imprimées de Vizille (aspects techniques, économiques et sociaux, 1777-1870)*, Mémoire de maîtrise Grenoble 2, sous la direction de Chagny Robert, 1985.

Rojon Jérôme, *L'industrialisation du Bas-Dauphiné : le cas du textile (fin XVIIIe siècle à 1914)*, Thèse de Doctorat Sciences sociales Histoire, Université Lumière Lyon 2, sous la direction de Chassagne Serge, 2007. [url] [http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2007/rojon\\_j#p=0&a=top](http://theses.univ-lyon2.fr/documents/lyon2/2007/rojon_j#p=0&a=top)

*Autres :*

ASCVB, Vaulnaveys-le-Bas Histoire & Patrimoine, *Le chanvre de la tige à la toile*, 2013, [url] <https://www.ascvb.fr/IMG/pdf/chanvre-ascvb-2013.pdf>

Grenoble Métropole, Agence d'urbanisme de la Région Grenobloise, *Rapport de présentation Tome 4, Explication des choix retenue, Livret Communale de Vizille*, Plan Local d'Urbanisme Intercommunale, 2019. [url]

[https://www.lametro.fr/include/PLUI\\_WEB/1\\_Rapport\\_de\\_presentation/RP\\_T4\\_Livrets\\_communaux/Livret\\_Vizille.pdf](https://www.lametro.fr/include/PLUI_WEB/1_Rapport_de_presentation/RP_T4_Livrets_communaux/Livret_Vizille.pdf)

Nicole Thévenet, *Les Perier, l'ascension économique, politique et sociale d'une dynastie de bourgeois dauphinois*, [dossier pédagogique], Service éducatif du Musée de la Révolution Française, Vizille, 2011.

Préfecture de l'Isère, Direction Départementale des Territoires Service Prévention des Risques, *Plan de prévention du risque inondation de la Romanche aval, annexes du rapport de présentation*, 2012.

Syndicat de Fabricant de Soierie Lyonnaise, *Un siècle de l'art lyonnais de la soierie : centenaire de Jacquard : 1834-1934* : [exposition], 15-30 juin 1934, à la Fondation Salomon de Rothschild, Fondation Salomon de Rothschild, Paris, 1934.

Van Eecloo Jacques Vacheron Marielle, *Librairie ancienne Clagahé Lyon*, catalogue 2016, Peaugres, 2016.

## Archives et Plans :

### *Archive Départementale de l'Isère*

Cadastre:

4P4 231, Plan cadastrale parcellaire de la commune de Vizille [...], 1825.  
3971W18 Matrice cadastrales de Vizille 1826-1914

Commune de Vizille :

4E677/117, Formation d'une société de secours mutuel ouvriers et ouvrières fabrique Jandin-Duval à Vizille, 1874.

4E677/119, Usine Ogier Duplan 1892 ; Grèves 1905.

4E677/259, Avenue de l'Alliance Textile, 1927-1937.

### *Archives Municipale de Lyon*

Acte de Mariage :

2E1281, acte 560, mariage d'Emile Langjahr à Claudine Henriette Caroline Jandin [18/12/1872]

2E1584, acte 16, mariage de Mathieu Sara Jandin et Jeanne Louise Albaret [12/01/1836]

2E164, acte 432, mariage de François Simon Paulmier-Duval à Marie Jandin [27/04/1815]

2E17, acte 186, mariage de Pierre Jandin et Philiberte claire Revin [11/04/1795]

2E336, acte 1122, mariage d'Etienne Noyer et Marie Claudinne Duval [04/10/1838]

### *Archives Nationales*

Fiche de Legionnaires:

LH/2071/32, Fiche de légionnaire, Plaumier Duval, Jean Isaac

LH/1351/65, Fiche de légionnaire, Jandin, François Philibert

19 800 035/272/36342, Fiche de légionnaire, Duplan, Jean Léopold

Atlas de Trudaine:

CP/F/14/8478, Atlas de Trudaine pour la Généralité de Grenoble. Isère, Hautes-Alpes. Route de Grenoble à Briançon par Gap, Embrun, Portion de route d'un peu en-deçà Basse-Jarrie [...] longeant la « grande route des troupes, 1745-1780.

### *Bibliothèque municipale de Grenoble*

Iconographie:

C.15.1, Photographie argentique, Anonyme, Vue de Vizille depuis Notre-Dame de Mésage, Début du XXe.

## Musée Dauphinois

### *Iconographie*

- 2007.10.40, Lithographie, L.Pineau, Usine Tresca Freres Sicard et Cie, 1888.  
C88 452, Photographie argentique, Martinotto Freres, Vue Vizille depuis le Beauplat, début XX<sup>e</sup>.  
C88 453, Photographie argentique, Martinotto Freres, Vizille et vallée de la Romanche, début XX<sup>e</sup>.  
D80 346, Photographie argentique, E.Charpenay, Vizille [rue E.Bethoux], après 1890.  
D80 543, Photographie argentique, E.Charpenay, Vizille au dessus du pont de Laffrey, début XX<sup>e</sup>.  
E80.842, Photographie argentique, R.Blanchard, Gorge de l'Etroit, RN 85 [Jarrie-Vizille], 1909.  
F72.182, Photographie argentique, A.Michel, vue ballon de Vizille, 1907-1910.  
F72.191, Photographie argentique, R.Tomitch, Vue aerienne de Vizille, 1910-1925.  
I.176, Photographie argentique, Anonyme, Alliance Textile vue de la Maçonnière, année 1930.  
I.176B, Carte postale, Alliance Textile, année 1930.  
I.176C, Carte postale, A Grimaldi, Soirie Duplan [Alliance Textile] – sortie des ouvrières - vue de la nouvelle avenue, 1910-1920.  
I.417, Photographie argentique, Anonyme, EntreeTissages Alliance Textile, début des années 1930.  
I.606B, Carte postale, A Grimaldi, L'Alliance Textile, vers 1930.  
I.642-655, Lithographie, Soierie du Tissage de Vizille, fin du XIX<sup>e</sup>.

## Institut Géographique Nationale

### *Iconographie*

- IGN 01.01.1922, Photographie argentique, Cliché 4, Vizille, 1922.  
IGN 01.01.1922 Photographie argentique, Cliché 6, Vizille, 1922.  
IGN 01.01.1937 Photographie argentique, Cliché 404, Vizille, 1937.  
IGN 26.02.1949 Photographie argentique, Cliché 18, Vizille, 1949.  
IGN 01.06.1970 Photographie argentique, Cliché 2225, Vizille, 1970.  
IGN CRIGE PACA, Vizille, 1950.  
*Carte Etat-Major*, Plan 152 Vizille, 1845-1855.  
Données cartographiques EHESS CNRS BNF, *Carte de Cassini*, feuille 119, Grenoble, 1768-1776.  
Données cartographiques : RGD 73-74 CRIGE-PACA Région Provence-Alpes-Côte d'Azur Département des Hautes-Alpes, Prise de vue aérienne, 2015.

## Musée de la Révolution française

### *Iconographie*

- Coll. Musée de la Révolution française-Domaine de Vizille/Département de l'Isère, Le château de Vizille, Théodose Dumoncel, 1825-1865.

## **Museum of National History of America**

### *Iconographie*

DUPLAN 160712-003, d' Hazleton, Dorranceton, Wilkes-Barre factories, Plennsylvania, 1910-1920.

DUPLAN 160712-024, Dance festival on May Day, Hazleton Factory Plennsylvania, 1910-1920.

## **Musée des Confluences**

D2014.2.1, Métier à tisser Diederichs, 1907.

## **Musée du Tissus et des Arts Décoratifs de Lyon**

Maison Ogier, Duplan et Cie, Panneau Couronne de roses aux armes de Lyon fond vieil or, Lyon, présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1889, Don Ogier, Duplan et Cie, 1889.

Maison Ogier, Duplan et Cie, Pente de velours au sabre imprimé et surteint en pièce, découpé après l'impression, à décor de plumes de paon, fond crème, Don Ogier, Duplan, fin du XIXe.

## **Cartes postales**

### *JMF Collection*

Le Dauphiné — Vizille [Isère], Sortie des usines de Soieries, Morard, début du XXe siècle.

Papèterie Peyron – La salle de triage, début du XXe siècle.

Péage de Vizille – Usine Durand Frères, 1905.

*Péage de Vizille – Usine Durand Frères*, Guichard, Papèterie des Alpes, 1911.

Renage — grève des fileuses en soie, Charvat, Grimaldi, 1912.

Tissage de Vizille, Grimaldi, 1913.

Vizille — Les forges de la Romanche, Chabert, début du XXe siècle.

Vizille, Place du Souvenir, 4 mars 1920.

## **Plan et documents divers**

Aktis Architecture, représentation en 3 dimensions de la Friche alliance Textile, 2017.

Aktis Architecture, vue de la friche Alliance photographie numérique, (2010-2019).

Archives de Vizille [?], Croquis des ruisseaux et canaux sortant du parc de Vizille, traversant le bourg et se réunissant de le Gua, 1920-1930.

Archives de Vizille [?], Plan de la ville de Vizille, quartier Nord-Ouest, 1920-1930.

IGA, Plan de Vizille par les Pont et Chaussées, 1885.

## Resources Web

Baker Library, Bloomberg Center; Harvard Business School, *Lehman Brothers Exhibition*, Deal Books. [url] <https://www.library.hbs.edu/hc/lehman/Data-Resources/Companies-Deals/Duplan-Silk-Corp>

Bibliothèque National de France, “*Bibliothèque numérique Gallica*”, [url] <https://gallica.bnf.fr/accueil/fr/>

Cabinet Aktis Architecture Urbanisme et Paysage [url] [www.aktis.archi](http://www.aktis.archi)

CTHS-La France savante, Martine François, *Victor Ogier*, Fiche créée le 20/01/2013. [url] <http://cths.fr/an/savant.php?id=112695>

Musée des Confluences, Fiche ressource *Métier à tisser mécanique Diederichs*, 2015. [url] <http://www.museedesconfluences.fr/fr/ressources/m%C3%A9tier-%C3%A0-tisser-m%C3%A9canique>

Smithonian, National Museum of American History, Duplan ‘Martine’ Silks. [url] <https://www.si.edu/spotlight/duplan-martine-silks>

UMR ATILF [CNRS – Nancy Université], Centre National de Ressources Lexicales, [url] <https://www.cnrtl.fr/portail/>

# Table des matières

Introduction .....	2
D'une bourgade rurale à une ville industrielle .....	3
Un Village agricole au centre d'un carrefour commercial.....	3
L'eau, un frein au développement de Vizille .....	6
La genèse d'un bastion ouvrier .....	9
Le travail textile à Vizille.....	12
Des origines à la fabrique du château.....	12
L'installation des Soyeux (1840-1850).....	15
L'essor du textile (1850-1860).....	18
Aux origines du troisième pôle de l'industrie textile : La matrice de l'Alliance Textile (1860-1870).....	20
De Jandin-Duval à l'Alliance Textile : une histoire de famille .....	23
Jandin-Duval (1852-1880).....	23
Ogier-Duplan (1880-1906).....	24
Vers L'alliance Textile (1896-1906).....	26
L'Alliance textile au sein de son environnement social Lyonnais.....	27
Les visages de l'usine.....	29
Les femmes ouvrières au cœur d'une stratégie d'acculturation des campagnes.....	29
L'organisation de l'usine : une société dans la société .....	31
À chaque jour suffit sa peine.....	34
« Les Révoltées de la soie ».....	37
Les raisins de la colère .....	37
La grève : une ode à l'émancipation.....	39
Bras de fer institutionnel et chantage économique.....	41
Gloire et désillusion : la fin d'un combat .....	42
L'Alliance Textile au XXe siècle .....	44
Fixer les routes : L'avenue de l'Alliance Textile .....	44
Le progrès technologique, moteur de l'évolution physique de l'usine.....	47
Un faste terni par des crises successives.....	52
La débâcle et les derniers soubresauts d'une industrie condamnée.....	54
Conclusion.....	57

Bibliographie : .....	59
Ouvrage : .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Articles : .....	60
Presse : .....	61
Périodiques : .....	61
Travaux universitaires : .....	61
Autres : .....	61
Archives et Plans:.....	63
Archive Départementale de l'Isère : .....	63
Archives Municipale de Lyon : .....	63
Archives Nationales : .....	63
Bibliothèque municipale de Grenoble : .....	63
Iconographie : .....	<b>Erreur ! Signet non défini.</b>
Musée Dauphinois : .....	64
Iconographie : .....	64
Institut Géographique Nationale : .....	64
Iconographie : .....	64
Musée de la révolution Française : .....	64
Iconographie : .....	64
Museum of National History of America: .....	64
Iconographie : .....	65
Musée des Confluences .....	65
Musée du Tissus et des Arts Décoratifs de Lyon.....	65
Cartes postales : .....	65
Plan divers .....	65
Ressources Web : .....	66

## Table des Illustrations

Figure 1. Position de Vizille sur les routes du bassin grenoblois. D'après Carte de Cassini (1768-1776), feuille 119, Grenoble, Données cartographiques : EHESS CNRS BNF.....	4
Figure 2. Le développement de Vizille en contrebas du rocher de l'ancien château delphinale, vers 1745. Atlas de Trudaine, généralité de Grenoble, vol. I, 1745-1780.....	6
Figure 3. La route de l'Étroit le long de la Romanche. MD E80.842, R.Blanchard, RN 85 (Jarrie-Vizille), 1909.....	7
Figure 4. Evolution du bassin vizillois et des canaux de la Romanche et du Gua entre 1825 et 1855. En vert, le parc du château. D'après ADI 4P4 231, cadastre de 1825 et la Carte D'Etat-major plan 152, 1845-1855. ....	8
Figure 5. Les industries vizilloises vers 1850, d'après Carte d'Etat-Major, Plan 152 Vizille, 1845-1855. ....	9
Figure 6. Evolution de l'agglomération de Vizille entre 1855 et 1937. D'après Carte D'Etat-major plan 152, 1845-1855 ; IGA Plan de Vizille par les Ponts-et-Chaussés, 1885, et IGN 01.01.1937, Vue aérienne, Cliché 404, Vizille, 1937.....	11
Figure 7. Le château de Vizille (état entre l'incendie de 1825 et 1865), Théodose Dumoncel, MRFDV/Département de l'Isère....	14
Figure 8. Développement de l'industrie textile à Vizille entre 1825 et 1855.....	16
Figure 9. Péage de Vizille – Usine Durand Frères, 1905, Collection JMF.....	18
Figure 10. Vue aérienne du centre-ville de Vizille. Les Usines Bellon (devenue Tresca puis Tissage de Vizille) sont identifiables par les grands ensembles en haut de la photographie. Le château apparaît en bas à droite. MD F72.191, Photographie argentique, R.Tomitch, Vue aérienne de Vizille, 1910-1925.....	19
Figure 11. Développement de l'industrie textile à Vizille entre 1885 et 1937. On remarque entre les deux dates la formation de trois grands pôles textile structurant la morphologie urbaine de l'agglomération. ....	22
Figure 12. Maison Ogier-Duplan et Cie, Panneau Couronne de roses présenté à l'Exposition universelle de Paris en 1889, Coll. MT/MAD.....	25
Figure 13. Usine Duplan d'Hazleton, Pennsylvanie, autour de 1920. MNHA 160712-003, 1910-1920.....	26
Figure 14. Le dévidage de la soie à l'usine Tresca (Vizille), lithographie, fin XIXe, MD I647.....	31
Figure 15. Atelier de tissage de l'usine Tresca (Vizille), lithographie réalisée à l'occasion de la visite du Président Sadi Carnot en juillet 1888, MD 2007.10.40.....	34
Figure 16. La sortie d'usine des ouvrières de L'Alliance textile (années 1920). Carte postale, A Grimaldi, Soirie Duplan (Alliance Textile), MD I.176C.....	36
Figure 17. Les grévistes de la soie à Renage (38) en 1911. Bien qu'un peu plus tardive que celle de Vizille, le cliché est évocateur de l'effervescence des grèves textiles au début du XXe siècle et sort de l'ordinaire en montrant le cortège féminin utilisant la rue comme tribune. Carte postale, Charvat, Grimaldi, 1912.....	40
Figure 18. Vue aérienne de Vizille. L'usine de l'Alliance Textile est visible le long de la Route Imperial, A.Michel, 1907-1910, MD F72.182.....	45
Figure 19. L'alliance textile et la nouvelle avenue. On remarque la présence de la barrière bloquant l'accès de la nouvelle avenue. MD I417, 1920-1930.....	46
Figure 20. Métier à tisser automatique à cadre de bois modèle Diederichs, 1907, Musée Confluence D2014.2.1.....	47
Figure 22. Section nord de Vizille en 1920. D'après AV (?), Croquis des ruisseaux et canaux sortant du parc de Vizille, traversant le bourg et se réunissant dans le Gua, 1920-1930.....	50
Figure 21. Section nord de Vizille en 1890. D'après IGA, Plan de Vizille par les Pont et Chaussées, 1885 et AV (?), Croquis des ruisseaux et canaux sortant du parc de Vizille [...] traversant le bourg et se réunissant de le Gua, 1920-1930.....	50
Figure 24. Section nord de Vizille en 1970. D'après IGN 01.06.1970 Photographie argentique, Cliché 2225, Vizille, 1970.....	51
Figure 23. Section nord de Vizille en 1937. D'après IGN 01.01.1937 Photographie argentique, Cliché 404, Vizille, 1937.....	51
Figure 25. Vue de l'Alliance textile décennie 1920-1930, MD I176.....	52
Figure 26. L'Alliance Textile dans les années 1930, au premier plan la cité jardin. Photographie argentique, années 1930, MD I.176.....	53

Figure 27. La friche Alliance dans (2010-2019), photographie numérique, Aktis Architecture. ....	55
Figure 28. Friche alliance Textile, la zone bleue représente l'emprise du projet ; les bâtiments les plus anciens au nord-ouest du site ne sont pas impliqués. Aktis Architecture, 2017.....	56

